Illinois U Library

NUMÉRO 116 — 11 OCTOBRE 1952

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE DES
VARIÉTÉS
1807 1952

LUCIEN BAROUX
BETTY DAUSSMOND
dans
LE PÈRE DE MADEMOISELLE
Comédie Nouvelle en 3 Actes de
ROGER FERDINAND
Mise en Scène de FERNAND LEDOUX

MICHELINE FRANCEY
RICHARD FLAGEY - ANNIK ALANE
avec
JEAN POC
et
ARLETTE MERRY

SOIRÉE 21h. MAT. DIM & FÊTES 15h. RELACHE: LUNDI

Ce Supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Leclair. Edith. Françoise.

Françoise. Edith.

M. et Mme Marinier. Adèle.

1 LECLAIR, à Edith. — *Mes hommages, dame.* (ACTE I.)

2 EDITH, admirative. — *Quel dos, dites et quelles épaules !* (ACTE I.)

3 Mme MARINIER. — *Je peux embrasser fille ?*
MARINIER, réservé. — *C'est votre af* (ACTE I.)

4 EDITH. — *Votre manteau, madame ?*
Mme MARINIER. — *Vous pouvez dis* (ACTE I.)

5 EDITH. — *Je les mets dans le vase. piano ?* (ACTE I.)

Marinier. Edith. Mme Marinier.

Edith. Françoise.

LE PÈRE DE MADEMOISELLE

Comédie en 3 actes
de ROGER-FERDINAND

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre des VARIÉTÉS, le 8 Mai 1952, dans une mise en scène de FERNAND LEDOUX, un décor de BARTAU et avec la distribution suivante :

(par ordre d'entrée en scène)

Renaudin ..... *Jean POC*
Edith Mars ..... *Arlette MERRY*
Françoise ..... *Micheline FRANCEY*
Adèle ..... *Annik ALANE*
Leclair ..... *Richard FLAGEY*
M. Marinier ..... *Lucien BAROUX*
Mme Marinier ..... *Betty DAUSSMOND*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by ROGER-FERDINAND.

Supplément au N° 365 de «France-Illustration-Le Monde Illustré».

ACTE PREMIER

Le salon, luxueusement aménagé de Mlle Edith Mars dans son hôtel particulier de Neuilly. Il est spacieux, lumineux, avec de larges dégagements, des amorces de galeries, un escalier intérieur. Aux murs, quelques toiles de maîtres, des tapisseries. Les meubles sont heureusement choisis et disposés pour le confort. De beaux tapis, un piano, des fleurs. Dans un coin, de grandes malles entr'ouvertes indiquent le prochain départ. Et aussi, sur les meubles et les sièges, des robes, des bagages secondaires, à demi-bouclés.

Au lever du rideau, assise devant un secrétaire, Edith Mars est occupée à écrire. Elle est vêtue d'une robe toute simple. Ce détail est très important.

Renaudin, son ami, est assis auprès d'elle, de dos et coupe les pages d'un livre.

RENAUDIN. — Tu pars quand pour Bruxelles ?

EDITH. — En fin d'après-midi.

RENAUDIN. — Par la route ?

EDITH. — Par le train, avec la troupe.

Un léger temps.

RENAUDIN. — Quand seras-tu de retour ?

EDITH. — Nous débutons demain soir au Parc. En principe, nous y restons cinq jours.

RENAUDIN. — Vous jouez quoi ?

EDITH. — « Le jeu de l'amour », « Sapho », et bien entendu « La Dame aux Camélias ».

RENAUDIN. — Tu vas encore te détraquer les nerfs !

EDITH. — Je vis mon rôle, c'est normal !

RENAUDIN. — De là à pleurer et tousser à t'en rendre malade !

EDITH. — Il faut bien, pour mourir ! Tu es drôle !

RENAUDIN. — J'ai le souci de ta santé.

EDITH. — Je t'en remercie, mais je vais bien. Parce que je suis heureuse. Grâce à toi !

RENAUDIN. — Je me pose souvent la question.

EDITH. — Tu as ma réponse, chéri.

RENAUDIN. — Elle me fait plaisir, même si elle n'est que complaisante.

EDITH. — Rassure-toi. *(Affectueusement :)* Je sais ce que je te dois...

RENAUDIN. — Qui joue le fils Duval ?

EDITH. — Bernier.

RENAUDIN. — Et l'autre amant ? Celui de Sapho ?

EDITH. — Bernier encore. Pourquoi veux-tu que je change d'amant ? En tournée, on réduit les frais !

RENAUDIN. — Il te plaît, Bernier ?...

EDITH. — Il est adroit.

RENAUDIN. — Il n'est pas vedette !

EDITH, *sans modestie.* — Une seule suffit

RENAUDIN. — Laquelle ?

EDITH, *à la blague.* — Chameau ! Serai jaloux ?

RENAUDIN. — Dieu m'en garde, avec métier que tu fais !

EDITH. — Tu le savais, tu as accepté !

RENAUDIN. — C'est vrai.

EDITH. — Alors ? Pourquoi toutes questions ?

RENAUDIN. — Parce que je ne vois pas bien ce que tu peux avoir à gagner dans tournées de mélodrame, loin de Paris pourtant tu te déclares comblée.

EDITH. — Je suis comblée !

RENAUDIN. — Après tout, si les tr t'amusent !...

EDITH. — Je suis beaucoup moins com quée que toi. Tu me gâtes, souvent au-delà mes désirs. Je vis ici dans un cadre charm Tu respectes mon indépendance. Moi, la tie Je te crois fidèle. Tu sais que je le suis. N nous aimons mieux que raisonnablement.

RENAUDIN. — Comme un homme assez entraîné à ce métier d'amant.

EDITH. — Mais tu le fais très bien ce mé mon chéri !...

RENAUDIN. — Parce que tu es indulgente

EDITH. — Exigeante, au contraire.

RENAUDIN. — Et moi un peu naïf, non ?

EDITH. — Tu as tous les droits, tu le sais

RENAUDIN. — Sauf celui de te retenir quand il te prend envie d'aller mouri Bruxelles !...

Françoise est entrée. C'est une jeune fen de vingt-trois ans environ, jolie surtout distinguée. Très distinguée. porte avec une élégance discrète la te sobre de son emploi de secrétaire dame de compagnie. Ses gestes, le to sa voix, son allure ne peuvent surprendre un observateur atte Françoise sert le café.

EDITH. — Vous pensez à mes baga Françoise ?

FRANÇOISE. — Je finis de les prépa mademoiselle.

EDITH. — Je m'excuse de vous demande surcroît de travail qui n'est pas dans vos a butions mais tout est repassé, plié, r comme vous seule savez le faire ?

FRANÇOISE. — Je bouclerai les malles au ...nier moment pour que ri... ne soit froissé.

EDITH. — Vous avez tout noté ?

FRANÇOISE. — Je pense n'avoir rien oublié.

EDITH. — Vous m'avez aussi choisi mes ...tures ? Vous avez un goût si sûr !

FRANÇOISE. — J'ai mis de côté pour vous ...x romans anglais qui vous plairont, je ...spère du moins, autant qu'à moi. « Martin ...en » de Jack London et « Servitude ...maine » de Maugham.

EDITH. — Ils sont traduits, j'espère ?

FRANÇOISE. — Fort bien, ma foi.

EDITH. — Ils sont gais au moins, vos ...uquins ?

FRANÇOISE. — Ce sont de bons livres, clairs, ...mains, comme je les aime.

RENAUDIN. — Vous parlez l'anglais, made...oiselle Françoise ?

FRANÇOISE. — J'ai passé deux ans en Ecosse, ...onsieur. C'est loin déjà.

EDITH. — Et vous avez fait d'autres voyages ?

FRANÇOISE. — J'ai visité quelques coins ...Espagne et d'Italie. *(Un léger temps.)* On ...lèvera les bagages à quelle heure ?

EDITH. — Cinq heures.

RENAUDIN. — Quelles études avez-vous faites ?

FRANÇOISE. — Jusqu'au bachot, c'est tout. ...onsieur dînera ici ?

RENAUDIN. — Je suis invité au Quai d'Orsay. ...dèle pourra disposer de sa soirée.

FRANÇOISE. — Monsieur déjeunera ici ...main ?

RENAUDIN. — Je ne sais pas encore.

Adèle, la femme de chambre, est entrée.

ADÈLE. — M. Leclair demande à voir Mon...eur. C'est pressé.

RENAUDIN. — Qu'il entre !

Adèle entr'ouvre la porte, laisse passer Leclair et sort. Leclair, vingt-huit ans peut-être, est un jeune attaché de cabinet, au regard franc, sympathique, net.

LECLAIR, *à Edith.* — Mes hommages, madame. *Puis, il s'incline et sourit aimablement à Fran...oise.)* Excusez-moi, monsieur le Ministre, si ...ai cru devoir accourir. Vous m'aviez dit, en ...as d'urgence, de ne jamais hésiter. C'est pour...uoi... *(Il pose à nouveau un regard extasié sur ...rançoise, qui a détourné les yeux.)* On vous ...nterpelle, monsieur le ministre, Laclou vient ...e monter à la tribune. « Je regrette, a-t-il dit, ...ue monsieur le Garde des sceaux ne soit pas ...à son banc. L'affaire dont je me propose d'en...retenir l'Assemblée ne saurait manquer de l'in...éresser. Je demande la discussion immédiate ». ...Protestations et brouhaha. La confusion est gé...nérale et les pupitres claquent. C'est sûrement ...une manœuvre puisque la betterave était à ...l'ordre du jour. Fort heureusement, monsieur ...le sous-secrétaire d'Etat à la Marine mar...chande était là.

RENAUDIN. — Le Président est prévenu ?

LECLAIR. — Il rentre de Londres ce soir ...seulement.

RENAUDIN. — Bravard n'est pas là non plus ?

LECLAIR. — L'Intérieur est à Strasbourg.

RENAUDIN. — Et Becquet ?

LECLAIR. — Au lit, monsieur le Ministre.

RENAUDIN. — Qui préside la séance ?

LECLAIR. — M^me^ Perdoux qui, vous le savez, ne connaît rien au règlement. Vous pensez si l'opposition en profite. On crie : « Renvoi, renvoi »... M^me^ Perdoux a compris : « Aux voix, aux voix ». On procède en ce moment au vote, on ne sait pas au juste sur quoi... J'ai bien fait, monsieur le Ministre ?

RENAUDIN, *qui s'est levé.* — De quoi veut-il parler, Laclou ? Il l'a dit ?

LECLAIR. — Sûrement, mais dans le bruit, personne n'a pu entendre... C'est ce qui m'a décidé à vous joindre d'urgence.

RENAUDIN, *qui, avec l'aide de Françoise, enfile son pardessus.* — Il est tout de même incroyable qu'il n'y ait personne au banc du Gouvernement.

LECLAIR. — Avec votre autorité, monsieur le Ministre, tout va s'arranger, je suis bien tranquille. Ils seront vite au pas.

RENAUDIN. — Vous avez la voiture ?

LECLAIR, *qui ne quitte pas des yeux Françoise.* — Bien sûr.

RENAUDIN. — En route !...

EDITH, *qui le rappelle gentiment à l'ordre.* — Au revoir quand même ?

RENAUDIN, *qui revient sur ses pas et l'embrasse.* — Qu'est-ce que je suis allé faire moi à la Justice !... J'étais si bien à la Santé Publique !

EDITH. — Tu m'appelleras au Grand Hôtel après minuit ?

RENAUDIN. — J'irai demain jusqu'à Strasbourg pour voir où en est l'Europe. Sauf imprévu, je ferai un saut dimanche jusqu'à Bruxelles. Couvre-toi bien et ménage-toi. *(Il s'est éloigné. Leclair, avant de sortir, a pris rapidement la main de Françoise qui s'est dégagée. Renaudin se retournant au moment de franchir le seuil :)* Vous venez, Leclair ? Place Vendôme, en passant. Je n'ai seulement pas mes dossiers. En vitesse.

Et ils s'éloignent. Un temps. Edith observe Françoise.

EDITH. — Vous vous plaisez ici, Françoise ?

FRANÇOISE. — Beaucoup, mademoiselle.

EDITH. — Nous parlons si peu et vous êtes si réservée avec moi ! Je vous intimide ?

FRANÇOISE. — Pas cela, non.

EDITH. — Souvent, vous paraissez songeuse, triste même .

FRANÇOISE. — Quelquefois ! Comme tout le monde !

EDITH. — Vous êtes impeccable, naturellement. Et je suis bien heureuse de vous avoir. Mais vous êtes presque trop bien... Pour mon goût, je vous aimerais plus gaie, plus abandonnée, moins sévère, plus confiante. Je suis actrice. Je comprends tout, vous savez !

FRANÇOISE. — J'en suis sûre, mademoiselle.

EDITH. — Je ne me gêne avec personne.

J'aime qu'on en fasse autant avec moi. Vous vous sentez à l'aise ici, j'espère ?

FRANÇOISE. — Très à l'aise. Pourquoi donc ?

EDITH. — J'avais peur.

FRANÇOISE. — Rassurez-vous.

EDITH. — Je ne devrais pas vous le dire, mais je tiens beaucoup à vous, Françoise.

FRANÇOISE.— C'est réciproque, mademoiselle.

EDITH. — Alors, nous pouvons bavarder ? *(Un grand temps. Personne ne dit rien.)* Je joue les premiers rôles, c'est entendu. Mais je suis une fille toute simple, vous savez. Je vous paie, bien sûr. Mais moi aussi, on me paie... Le moins possible, d'ailleurs.

FRANÇOISE. — C'est général.

EDITH. — Dites-moi, Françoise, avant d'entrer ici, à mon service, vous faisiez quoi au juste ?... Car enfin, vous avez vos bachots, vous parlez l'anglais ! Et moi qui n'ai même pas mon certificat, voyez !... Vous n'avez pas essayé de faire autre chose, avec l'allure et les connaissances que vous avez ? Quel âge ?

FRANÇOISE. — Vingt-trois ans, bientôt.

EDITH. — Comme moi. A dix ans près. N'allez surtout pas le répéter. Quand ça se trouve, je joue aussi les ingénues. Mais c'est pour vous dire ma confiance. Vous pourriez être secrétaire de direction dans une grosse affaire !

FRANÇOISE. — Je l'ai été, merci.

EDITH. — On vous embêtait ?

FRANÇOISE. — J'ai dû claquer deux fois les portes. Et c'est la raison pour laquelle j'ai décidé de changer de climat. Ici, au moins, je suis tranquille.

EDITH. — Sans vouloir vous poser de questions, vous êtes parisienne, vous avez de la famille, vous avez eu déjà des aventures ? Ça n'a pas marché ? Vous avez eu des déceptions, des peines, un drame, peut-être ? Une fille aussi belle que vous l'êtes a fatalement eu des histoires ! Qui ne me regardent pas, direz-vous, et combien vous avez raison. Quelles histoires ? Je suis curieuse, figurez-vous ! *(Elle lui a pris les mains.)* Faites-moi l'amitié, une bonne fois, de quitter ce garde à vous distingué qui m'embarrasse bien plus que vous. Soyez un peu pour moi une amie... C'est si difficile à trouver... Quant aux secrets, je sais les garder, croyez-moi... Quand je vous raconterai tous ceux que je connais, vous en jugerez... Les vôtres ?

FRANÇOISE. — Je n'en ai pas, mademoiselle.

EDITH. — Dites qu'ils ne me regardent pas et vous aurez mille fois raison. Mais depuis trois semaines que je vous observe, et que je suis le témoin quotidien de vos petites manières et de vos grands airs, je suis sûre que vous avez un secret... Lequel ?

FRANÇOISE, *enjouée.* — Tout est là !

EDITH. — Si j'essayais de le deviner ?... Quitte à dire des bêtises. Vous le pardonnerez ?

FRANÇOISE. — C'est promis.

EDITH. — Vous avez lu un jour une annonce dans les journaux : « Vedette connue »... c'était moi, mais il faut bien avoir ses petites prétentions dans le métier, faute de quoi p sonne n'a de prévenances, n'est-ce pas ?

FRANÇOISE. — Mais vous êtes vedette, ma moiselle !

EDITH. — Mon Dieu, je me débrouille s m'en laisser trop accroire, vous savez, com une paysanne qui a vécu en sabots jusqu'à communion. Et puis, ça s'est dessiné aut ment... C'est français au moins ce que je là ?

FRANÇOISE. — C'est très français.

EDITH. — Tant mieux, car je parle un comme ça se trouve et des fois, je ne suis très sûre. Je me suis faite, quoi !

FRANÇOISE. — Et fort bien.

EDITH. — Ça vous épate que je vous raco tout ça, mais je suis spontanée, moi... Plus vous, sûrement.

FRANÇOISE. — La situation n'est pas même...

EDITH. — Vous avez le droit de v asseoir !... Comme une amie en visite ! Ça va *(A la blague :)* Cette fille ! Quelle fille... B vous vous êtes présentée, à l'œil vous m'a plu. J'ai dit oui, tout de suite, sans vous qu tionner sur vos certificats... Je ne sais ni v nom de famille, ni vos origines, ni vos anté dents. J'ai pensé : « Voilà une fille disting et jolie, un peu mystérieuse et pas très c sante. Je parlerai pour deux... Ça me fera qu même une conversation... » Je m'emb tellement, il y a des moments...

FRANÇOISE. — On ne le dirait pas.

EDITH. — Il faut tellement avoir l'air de qu'on n'est pas !

FRANÇOISE. — C'est juste.

EDITH. — Et rire pour ne pas faire triste

FRANÇOISE. — Quelquefois.

EDITH. — Si je vous disais — mais pourq ne pas vous le dire ? — que c'est une v corvée pour moi de vous donner des ordr Je pense à part : « Au fond elle pourrait a bien m'en donner ». Et voilà que vous bachelière en plus, avec plusieurs langues clef ! Ça n'arrange pas les choses... Tant pi faut s'y faire !...

FRANÇOISE. — Et vous le faites si gentime

EDITH. — J'essaie, pour ne pas me déplai N'empêche qu'à la fin du mois, je serai te blement gênée de vous payer quinze m francs et de vous déclarer sur leurs feuil Vous n'avez pas une tête à ça !

FRANÇOISE. — Je gagne ma vie. Tout est mal.

EDITH. — Quand on pense à ce que d'autres touchent... On se comprend, n'est pas ?...

FRANÇOISE, *à la blague.* — Je peux vous mander de l'augmentation !

EDITH. — Entendu. Je vous en donne vingt-cinq, mais ne le dites à personne. n'arriverais plus à me faire servir...

FRANÇOISE. — Merci tout de même.

EDITH. — Le Ministre a raison. Je dois un peu folle... A part ça, Françoise, à pré qu'on se connaît un peu, et que vous daig

…rire, je peux m'informer ? Vous êtes mariée, …orcée, veuve ou célibataire ? Parisienne ou … père anglais ? Annoncez.

FRANÇOISE. — Française et pas mariée.

EDITH. — Pas d'enfant ? Des fois, on traîne …e belle histoire ?

FRANÇOISE. — Pas même.

EDITH. — Moi qui attendais un roman !

FRANÇOISE. — Et je ne vous offre même pas … fait-divers...

EDITH. — Essayons de nous y prendre au…ment. Etes-vous heureuse ?

FRANÇOISE. — Non, bien sûr.

EDITH. — Enfin, une nouvelle !

FRANÇOISE. — Pas très bonne, vous voyez !

EDITH. — C'est grave ?

FRANÇOISE. — Pour moi seulement.

EDITH. — Ça se rattrape, le bonheur !

FRANÇOISE. — Pas toujours.

EDITH. — Nos petits ennuis finissent tou…urs par s'arranger. Si vous saviez ce que j'ai …u en avoir ! Ça a commencé à quinze ans ! … dix-huit, j'étais standardiste. Et voyez, ça …a rien empêché. J'ai aujourd'hui trois télé…hones. Pour vous, ce sera pareil ?

FRANÇOISE. — Moi, je ne serai *jamais* plus …eureuse.

EDITH. — J'ai dit cela cent fois.

FRANÇOISE. — Je ne *peux* plus être heureuse.

EDITH. — Françoise !... *(Spontanément, pour …almer la peine qu'elle devine, elle l'embrasse …t la serre contre elle.)* Plus heureuse ? A 23 …ns ? Et plus belle que le jour ? C'est récent ?

FRANÇOISE. — Oh ! non.

EDITH. — Six mois ? Un an ? *(Françoise …montre discrètement les doigts de la main.)* …iable !... Une cigarette ?... *(Elle lui offre du …eu.)* Un petit porto ? Ne bougez pas... On est …eux sœurs... Ça fait du bien... *(Elle lui secoue …es mains.)* Vous avez vos parents ?... Oui ?... …u'est-ce qu'ils font ?

FRANÇOISE. — Mon père est conseiller à la …our de Nancy.

EDITH, *surprise.* — Plaît-il ?

FRANÇOISE. — Ça vous étonne ?

EDITH. — Magistrat ? Non ?... Ça n'est pas …ossible ? Des grands bourgeois de province ?... …arbleu ! J'aurais dû m'en douter.

FRANÇOISE. — Ça se voit donc ?

EDITH. — Tout s'explique ! Ils ont eu des …nnuis ! Je comprends !

FRANÇOISE. — Aucun ennui.

EDITH. — Alors, c'est vous qui en avez eus ? …'y suis. Un coup de tête. Racontez ! Moi je …vous dirai mes trucs après. Comme ça, on sera …quitte de secrets ?...

FRANÇOISE, *après une hésitation.* — J'avais dix-sept ans... Je m'étais éprise d'un garçon de vingt ans, sans situation, sans avenir, sans possibilités, mais que j'aimais...

EDITH. — Nous y voilà ! Je devine la suite. Et que s'est-il passé ?

FRANÇOISE. — Je savais qu'il n'y avait de vie pour moi qu'avec lui, que sans lui... Chez moi, on n'a pas voulu.

EDITH. — Jean-Louis !

FRANÇOISE. — Plaît-il ?

EDITH. — Je connais ça. J'ai eu la même histoire !

FRANÇOISE. — J'aurais dû partir... N'importe où, de n'importe quelle manière, mais partir avec lui. Son père avait eu son changement. Pierre devait à Paris commencer ses études. Ma mère a intercepté des lettres.

EDITH. — Dire qu'elles sont toutes les mêmes ! C'est incroyable. Mais de quoi elles se mêlent, sous prétexte qu'on n'a rien su d'elles à vingt ans !

FRANÇOISE. — Elle a intercepté ces lettres pour me guérir. Voilà du moins ce qu'elle a prétendu ! C'est drôle !... Pendant deux ans j'ai prié, j'ai attendu, j'ai espéré... Et puis, un jour, quand on m'a crue lasse et raisonnable, on a cherché à me marier... Un beau garçon, riche, loyal et même sympathique, mais que je n'aimais pas, que je ne pouvais pas aimer puisque Pierre... *(Au prénom, elle s'arrête sans voix. Puis, volontaire :)* Mais là, je ne me suis pas laissé faire... Ça n'était pas possible. Et à la veille du mariage, au moment où la condamnation allait jouer, alors que les invités étaient là et que j'avais fait de ma robe de mariée un dernier essayage, quand j'ai compris que je ne pouvais pas, je suis partie pour Paris, par le train de nuit, seule, sans une explication, sans un mot... Pierre était à Polytechnique, j'avais eu son adresse. J'ai attendu la sortie, un dimanche matin, dans la rue... Il faisait beau... Je les revois tous partir gaiement à la rencontre de Paris. Je n'ai vu que lui, tout de suite, malgré les uniformes. Il est venu vers moi, l'œil clair, la main toujours aussi loyale. Je le retrouvais... cordial, amical, sincère. *(Un temps.)* Malheureusement... c'était trop tard. Ils avaient gagné, on était séparés.

EDITH. — Tous les mêmes ! Il avait oublié ?

FRANÇOISE. — Il a été charmant, camarade, à l'aise...

EDITH. — Mais déjà ailleurs, naturellement ? Comme Jean-Louis !...

FRANÇOISE. — J'ai pris sur moi de ne pas laisser paraître. Sur le moment, j'ai pu faire ça... Dame, après !... Je n'allais pas rentrer chez moi, vaincue, et repentante... ni repêcher des airs de comédie... J'ai travaillé, à droite, à gauche, sans amitié et sans secours, sans goût et sans désir. Et c'est ici seulement que, grâce à vous, j'ai fini par rencontrer la paix... Je ne peux prétendre à rien d'autre. *(Elle montre les doigts de la main.)* Cinq ans sans que rien n'ait eu le pouvoir d'effacer. Je suis ridicule, n'est-ce pas ?

EDITH. — Extraordinaire, au contraire. Mais grâce à vous, Françoise je revis le grand amour de ma vie. Mais c'est merveilleux ce que vous me racontez là ! Moi aussi, j'étais folle. Il était grand, avec de beaux yeux noirs, bien épaulé. Et j'ai pleuré !... Jusqu'au jour où je l'ai rencontré, par hasard, dix ans après. Plus un cheveu et un ventre comme ça ! Vous vous rendez compte si ça valait la peine !... La suite ?

FRANÇOISE. — Je vous encombre de mes soucis.

EDITH. — Mais c'est moi qui vous ai demandé ! Si seulement je pouvais vous aider !

FRANÇOISE. — Vous ne pouvez pas.

EDITH. — Moi aussi, j'ai souffert, vous pensez bien. J'ai été lâchée, j'ai été reprise. J'en ai aimé... qui ne m'aimaient pas. Et puis le contraire, ceux qui m'aimaient, que je n'aimais pas, mais qui étaient gentils tout de même. Alors, ça a été des allées et venues, des adieux, des rabibochages, des nouvelles connaissances, des remises en train, des coups de cafard, beaucoup de déménagements et de changements d'air. Seulement, moi, au fond, j'ai une heureuse nature. Je pleure et après, ça va !

FRANÇOISE. — Tant mieux pour vous !

EDITH. — Sur le moment, je dis : « C'est fini... » Et puis, je recommence.

FRANÇOISE. — C'est sûrement vous qui avez raison.

EDITH. — Je me dis : « Puisque la vie c'est ça ! hein, arrangeons-nous... » Ça n'est pas mieux ?

FRANÇOISE. — Oh si, c'est mieux.

EDITH. — Naturellement, le grand amour, c'est l'idéal, à la condition que ça dure. Mais puisque rien ne dure quand c'est trop beau. Vous comprenez, moi, souffrir, ça ne va pas !

FRANÇOISE. — Ça ne va à personne.

EDITH. — Tenez, pour vous faire une idée. Comme je suis en ce moment, c'est bien. Ça n'est pas grandiose comme sentiment, peut-être, mais c'est correct. J'ai mes dimanches à moi. On se fait plaisir, il me gâte. Comme âge, ça va. On a vingt ans d'écart. Il est intelligent. Je l'écoute. Le temps passe !... Mais vrai, qu'est-ce que vous avez pris, Françoise !... Enfin, vous souriez !

FRANÇOISE. — Vous êtes si gaie !

EDITH. — Dites-moi, Françoise ! J'y pense tout à coup. Et faire la connaissance d'un homme dans le genre de mon Ministre, ça ne vous dirait rien, naturellement ? Ils sont bien ces gens-là !

FRANÇOISE. — Merci.

EDITH. — Vous n'en êtes pas encore là ?

FRANÇOISE. — Sûrement pas.

EDITH. — Il faut pourtant bien apprendre à faire les additions.

FRANÇOISE. — Il faut pouvoir.

EDITH. — Je pourrais vous présenter à quelqu'un. Je suis très lancée, vous savez ! Sans aller plus loin, dans le Gouvernement, des fois, ils s'ennuient. Et tout de même, ils sont importants, il ne faut pas croire... Voulez-vous qu'on essaie ?... Le petit machin, sous-secrétaire de je ne sais quoi. Il cherche justement. Ce serait bien, ça !... Il est veuf, toujours gai, dans les quarante-cinq, sans que ça se voie trop et de toutes les combinaisons. Je vous le fais voir ?

FRANÇOISE. — Surtout pas.

EDITH. — Vous les préférez jeunes ?

FRANÇOISE. — Je n'ai de goût pour aucun.

EDITH. — Pourtant, de beaux garçons de votre âge, il y en a !

FRANÇOISE. — Bien sûr !

EDITH. — Si je vous disais que moi, pres tous les jours — confidentiel, naturellemen au hasard de la rue, des dîners, de tous grands trucs de Paris, j'ai bien deux ou t regrets. Je me dis : « Il n'est pas mal, il plairait. » Je ne donne pas suite, je n finirais pas.

FRANÇOISE. — Heureusement pour M. Ren din !

EDITH. — Avec l'expérience que j'ai, je v jure bien que si j'avais votre âge et que je seulement libre, ils seraient courts les jour même les nuits... Pardonnez-moi si je ne pas sérieuse. Mais vous l'êtes trop, Franç Ça refait l'équilibre... pour rire. *(Elle la pr dans ses bras :)* Ce que je peux être fla de votre confidence ! *(Enthousiaste :)* contente !... Si seulement je pouvais vous f partager mon bonheur !

FRANÇOISE. — Votre amitié est déjà cadeau, mademoiselle !

EDITH. — Ainsi en cinq ans, vous n'a jamais rencontré, à défaut d'un probable, possible ? Un être beau ou seulement sym thique qui vous ait attirée ?

FRANÇOISE. — Attirée, non.

EDITH. — Plu ?

FRANÇOISE. — C'est déjà beaucoup m difficile.

EDITH. — Un homme dont vous vous se dit, en le regardant : « Hé, hé ! »

FRANÇOISE. — Pas : « Hé, hé. »

EDITH. — Ou seulement : « Tiens ».

FRANÇOISE. — « Tiens » peut-être ! Mai tout petit « Tiens » sans plus.

EDITH. — Pas : « Tiens, tiens » ?

FRANÇOISE. — Pas : « Tiens, tiens » !

EDITH. — Ah ! vous alors !

Adèle est entrée, deux grands cartons main.

FRANÇOISE. — J'ouvre ces cartons, made selle ?

EDITH. — Justement. J'ai besoin d'un a

ADÈLE. — A quel sujet ?

EDITH. — Pas du vôtre. Laissez-nous.

ADÈLE. — J'avais mal compris.

EDITH. — Je sais ! J'ai l'habitude. Allez

ADÈLE, *à elle-même, avant de sortir, l'œil Françoise qui fume une cigarette.* — Eh ! j'espère !

Adèle est sortie, Françoise a défait cartons.

EDITH. — A part ça, je peux vous dema un petit service, Françoise. J'ai beaucoup sité entre ces deux robes. Je voudrais les sur vous avant de faire mon choix. 44 ?

FRANÇOISE, *qui ouvre un carton.* — Ex ment.

EDITH, *qui l'aide à se déshabiller.* — cela. La blanche, d'abord. Vous permett Ça ne vous ennuie pas au moins de déshabiller devant moi ?

FRANÇOISE. — Sauf s'il entrait quelq bien entendu.

EDITH. — Moi, dans ma loge, je ne me rends s compte si je suis nue. Personne d'ailleurs s'en est plaint !

FRANÇOISE. — C'est que je ne suis pas actrice, i !

EDITH. — Vous auriez pu, avec un corps eil !

FRANÇOISE. — C'est qu'il faut aussi le talent.

EDITH. — Ça vient avec, petit à petit. Mais fin, c'est tout de même plus facile de se habiller, vous avez raison. Ça n'est pas pour i que vous dites cela au moins ?

FRANÇOISE. — On dit partout le plus grand n de vous !

EDITH. — Je reçois beaucoup, c'est la raison.

FRANÇOISE. — Les gens sont si ingrats.

EDITH, *admirative.* — Quel dos, dites-moi, et elles épaules ! Et quel grain de peau ! Et urquoi pas mannequin-vendeuse dans une ison, vous seriez sensationnelle.

FRANÇOISE. — C'est beaucoup de servitude, suppose...

EDITH. — Je m'en suis tirée !... Elle est vrai- nt très chic cette robe. Je prends. Et main- nant, voyons l'autre. Tans pis pour qui aime. Je suis chère. *(Et tout en poursuivant ssayage :)* Je pense à votre histoire, Fran- ise. Ça n'a pas dû aller tout seul à Nancy !

FRANÇOISE. — Sûrement pas.

EDITH. — Vous vous rendez compte ? A la ille du mariage ? La tête du curé ?

FRANÇOISE. — J'ai surtout beaucoup pensé à on père qui est un honnête homme.

EDITH. — Pas de nouvelles ?

FRANÇOISE. — Aucune. Et voyez-vous, j'avais our lui tellement d'admiration et de respect ue cette séparation a beaucoup ajouté à ma eine.

EDITH. — Il est bien, votre père ?

FRANÇOISE. — Très bien. Indépendant et fier. quitable. Sensible à sa manière. Trop modeste our faire une vraie carrière. Mais net. Artiste, usicien surtout, jusqu'au bout des doigts. Il avait des liens entre nous.

EDITH. — C'est votre mère qui a tout abîmé ?

FRANÇOISE. — Sans même se rendre compte, omme une bourgeoise autoritaire et sans cer- eille, extravagante et égoïste...

EDITH. — Dont votre père subit la loi, je vois ici ! Elle porte la culotte ?

FRANÇOISE. — Depuis trente ans.

EDITH. — Et vous êtes là ? Secrétaire, chez oi ! A 23 ans ! Fille d'un conseiller à la our !

FRANÇOISE. — Voilà !

EDITH. — Votre père n'a pas cherché à vous evoir ?

FRANÇOISE. — J'ai toujours caché mon dresse. Je lui ai fait seulement donner de mes ouvelles, pour ne pas aggraver.

EDITH. — Il a peut-être beaucoup de peine.

FRANÇOISE. — Autant que moi, j'en suis sûre.

EDITH. — Des frères, des sœurs ?

FRANÇOISE. — Une sœur cadette.

EDITH. — Elle sait où vous êtes ?

FRANÇOISE. — Par une amie, je lui donne aussi des nouvelles... Elle et mon père ne méritaient pas ce chagrin.

EDITH. — Et dire que chez moi, ça été presque pareil. Pas pareil, mais quelque chose dans le même goût. « On ne fera jamais rien de ta fille, elle a le vice dans la peau... » Moi !... vous vous rendez compte ? « Elle n'arrivera à rien »... « Ce genre qu'elle se donne, avec ses cheveux à la chien ! ». *(Avec évidence :)* C'était la mode ! « Le cinéma, voilà comment elle finira ». Comme si c'était facile d'y faire son trou ! Elle me fait rigoler. Alors, à dix-huit ans, j'ai pris le large. Bonsoir, papa, bonsoir, maman... Seulement, voilà ! Un jour, ils ont vu ma photo dans les journaux... Et pourtant, il était strict, mon père. C'était un petit greffier dans une petite sous-préfecture, et à cheval, Françoise, ce n'est rien de le dire... Mais dame, voilà ! Moi, bonne fille, dès que j'ai pu, je les ai installés sur la Côte. Dès que j'ai eu un teuf-teuf, ça a roulé tout seul. Aujourd'hui, ils ont leur télévision... *(Un léger temps.)* Comme ça, on s'est tout dit. On se connaît... Et ce que je peux être contente !... *(Un léger temps.)* Vous, un peu ?

FRANÇOISE. — Vous avez été si gentille.

EDITH. — C'est tellement moins de complications... *(L'essayage est terminé, Françoise est en robe noire.)* Décidément, je la préfère encore à la blanche. Je prends les deux. Regardez vous. *(Elle lui épingle un clip en brillant, lui passe sa bague au doigt.)* Vous êtes adorable, Françoise.

Ainsi, tout naturellement, Françoise fait figure de vraie dame très à l'aise dans ce cadre charmant, tandis qu'Edith, vêtue de son tailleur tout simple, garde une allure sympathique, et modeste, au moment où Adèle est entrée.

ADÈLE. — Une dame accompagnée d'un monsieur demande à voir Mademoiselle.

EDITH. — Qu'ils entrent vite. Je suis pressée... *(A Françoise qui s'apprête à s'éloigner :)* Restez. Cela m'aidera à les expédier. Vous êtes une amie et c'est tout.

Et c'est alors qu'apparaissent, introduits par Adèle, Mme et M. Marinier, de Nancy. Lui a l'allure d'un fonctionnaire correct et réservé, le moins conventionnel possible, elle est plus apprêtée, plus cérémonieuse, coquette de province qui copie la mode avec un zèle un peu excessif et quelque extravagance. Le couple doit surtout frapper par sa vérité. Un grand temps de surprise et de gêne. Mme et M. Marinier ont fait d'un regard rapide et surpris le tour du décor. On les devine d'abord indécis sur l'attitude à adopter.

FRANÇOISE, *d'une voix blanche.* — Bonjour.

MARINIER. — Bonjour, Françoise.

Mme MARINIER. — Je peux embrasser ma fille ?

MARINIER, *réservé.* — C'est votre affaire.

Mme MARINIER, *qui s'exécute.* — Toi, ici ? Est-ce possible !

MARINIER, *à Edith qui porte une robe sur les bras et a l'air d'être au service de Françoise.* — Vous voulez bien nous laisser ?

Mme MARINIER, *qui commet la même erreur.* — S'il vous plaît.

EDITH, *qui entre spontanément dans le jeu et offre ses services.* — Vous permettez, monsieur, que je vous débarrasse ?

MARINIER. — Non. Merci.

EDITH. — Votre manteau, madame ?

Mme MARINIER. — Vous pouvez disposer.

EDITH, *à Françoise.* — Je sers le thé, mademoiselle ?

MARINIER. — Pas pour moi.

EDITH. — Pour Madame peut-être, à moins qu'un jus de fruit glacé ?...

Mme MARINIER. — Rien pour le moment. Allez, on vous a dit.

FRANÇOISE, *qui cherche à intervenir.* — Mais...

EDITH, *gaiement.* — Ça va, ça va !

FRANÇOISE. — Permettez...

EDITH. — Comptez sur moi, mademoiselle. Tout est très bien ainsi. Je veillerai à tout.

Mme MARINIER, *distraite.* — On ne vous en demande pas davantage. *(A son mari :)* On se plaint du service en province. C'est bien partout pareil... *(Dans un soupir :)* Enfin !...

Un temps. Edith, négligemment, a avancé les sièges.

FRANÇOISE, *simplement.* — Asseyez-vous.

MARINIER. — Nous en aurons pour très peu de temps. *(Il s'assied tout de même, Mme Marinier l'imite.)* C'est Neuilly ici ?

FRANÇOISE. — C'est Neuilly.

Mme MARINIER. — Jolie campagne dans Paris !

MARINIER. — Nous avons tout de même mis trois quarts d'heure en métro pour venir du boulevard Magenta. On est d'ailleurs très bien dans le métro et nous ne sommes pas ici pour discuter de son confort.

Mme MARINIER. — Bien que j'évoque, pour mémoire, l'heureux temps où mon père me promenait en calèche dans Paris !

MARINIER, *doucement.* — Ne nous perdons pas, si vous le voulez bien, dans des histoires de transport.

EDITH, *qui s'était écartée et s'affairait après les bagages.* — Mademoiselle n'a plus besoin de moi ?

FRANÇOISE, *évasive et troublée par la situation imprévue dans laquelle elle se trouve.* — Mais non !

EDITH. — Comme je dois m'absenter, je mettrai Adèle au courant. A quelle heure le chauffeur devra-t-il prendre Mademoiselle ?

FRANÇOISE. — Je verrai.

EDITH, *l'œil sur les parents de Françoise qu'elle désire visiblement épater.* — La Cadillac ou la Onze ?

FRANÇOISE. — N'importe.

EDITH. — Rien d'autre à me dire, mademoiselle ?

FRANÇOISE. — Pas pour le moment. Merci.

EDITH, *avec complicité.* — Entendu. J'expliquerai à Adèle. *(Avant de sortir, après un ou deux signes à Françoise, qui veulent dire « Vous êtes chez vous » ; à part :)* J'adore

Et Edith est sortie.

Mme MARINIER, *qui la regarde s'éloigner.* Je conviens que cette femme de chambre manque pas d'une certaine allure, mais je trouve tout de même un peu sans gêne. *(A mari :)* Edgar ?

MARINIER. — Nous ne sommes pas venus pour étudier le problème des gens de mai *(A sa fille :)* Je peux fumer dans ton pala

FRANÇOISE. — Bien sûr.

MARINIER. — Françoise, nous nous som décidés à venir à Paris, ta mère et moi, m par curiosité, tu le penses, moins aussi par ou par désir d'arranger une situation pa volonté inarrangeable, moins encore par c de te demander compte d'une attitude n'est pas question d'approuver, ni d'appré Tu as pris tes responsabilités. Nous les nô Nous n'avons pas d'excuses à recevoir, pa reproches à formuler. La situation est ce qu est. Elle n'appelle aucun commentaire.

FRANÇOISE. — Je n'ai pas l'intention donner.

Mme MARINIER, *qui joue les grandes dame* Nous pouvons observer un ton courtois pense, malgré nos désaccords. Entre gen notre milieu, c'est élémentaire ! Ceci dit, t fort bien installée. Je m'y connais en meu anciens.

MARINIER, *qui, d'un regard surpris, embr le décor.* — Donc, Françoise, tu es ici chez Et nous autres, en visite. Si j'en juge pa cadre de cette maison — et je te dispens toute explication — tu as réussi. Moi, je pas réussi. Ou, du moins, je n'ai pas réuss sens où l'on entend aujourd'hui réussir. I à moi de préférer mon échec à ton su Trente ans de magistrature, de lentes pr tions obtenues sans recommandation, l'exer honnête d'une profession honorée mais m crement rétribuée... Je ne suis que ce qu suis... Tu es très occupée, j'imagine ?

FRANÇOISE. — Pas du tout.

MARINIER. — Je n'ai à faire ici le procè personne. Aussi bien chacun pourrait le de tous, puisque rien ne va plus aujourd et n'ira plus demain.

FRANÇOISE. — Chacun sait tes mérites.

MARINIER. — Je ne demande pas que l'o fasse état.

Mme MARINIER. — Vous en avez tout de m beaucoup, malgré le maigre parti que vou tiré. *(Dans un soupir :)* Mais c'est là un a problème.

MARINIER. — Que nous remettrons à tard, si vous le voulez bien.

Mme MARINIER. — Nous y reviendrons. Co tez sur moi. Convenez seulement que cet rieur est charmant et sensiblement différen nôtre. Je me contenterai de l'allusion pou moment.

MARINIER. — Oh vous, bien sûr ! Vous a le luxe, je sais !

Mme MARINIER. — Les femmes ont toujou

regret de ne pouvoir s'en entourer. *(Nouveau soupir.)* La remarque est vieille comme le monde.

MARINIER. — C'est pourquoi elle pouvait attendre. Mais ce n'est pas exactement ce que nous sommes venus dire à Françoise. *(Direct à Françoise :)* Ta jeune sœur se marie prochainement. Le 12 mai exactement.

Mme MARINIER. — Elle n'a pas, elle, éprouvé le besoin de quitter sa famille pour conquérir bonheur et liberté. *(Fièrement :)* Elle fait, sur place, un mariage inespéré. *(Nettement :)* Un vrai.

FRANÇOISE. — Elle est heureuse au moins ?

Mme MARINIER, *dans une succession de soupirs discrets.* — Les pneus Duchemin... Nous renonçons à énumérer les autres avantages. Quoi qu'il en soit, outre que ton absence à la cérémonie serait interprétée fâcheusement par tout un milieu soucieux de l'étiquette, cette défection causerait à Anne-Marie une peine très vive. Pouvons-nous espérer que pour couper court à toute médisance, tu seras à Nancy ce jour-là ?

MARINIER. — C'est tout ce que nous sommes venus te demander. Le 12 mai, si tu veux bien noter.

FRANÇOISE. — Je promets d'être là.

Mme MARINIER, *détachée.* — Pour sauver la face, nous avons dit que tu étais en Angleterre, chez un lord et que tu reviendrais tout exprès.

MARINIER. — Si je peux me permettre un conseil, inutile d'arriver en voiture. Tu es trop fine pour ne pas comprendre la raison.

Mme MARINIER. — Tu te doutes qu'on en demanderait l'origine. Nous n'insistons pas, eu égard aux circonstances.

FRANÇOISE. — Vous avez tort. Vous devriez.

MARINIER. — Ce voyage à Nancy sera pour toi l'affaire de deux jours tout au plus. Tu reprendras dès le lendemain du mariage de ta sœur tes habitudes et retrouveras des aises que je m'excuse de n'avoir pu, moi, t'assurer...

Mme MARINIER. — C'est un autre problème dont l'urgence n'apparaît pas en effet pour l'instant. Contentons-nous de l'effleurer.

Edith est rentrée. Elle apporte un très joli tableau. Elle le propose sans dire un mot à l'examen de tous.

EDITH. — On vient de livrer cette toile, mademoiselle. *(Elle la met sous les yeux de Marinier qui l'examine, en connaisseur.)* ...Vous aimez la peinture, monsieur ?

MARINIER, *surpris.* — Pardon ? *(Un temps. Puis intéressé malgré lui :)* C'est un Corot, on dirait ?

EDITH. — C'est un Corot. Il vous plaît ?

MARINIER. — Beaucoup, naturellement !

EDITH. — Vous avez de jolies toiles, monsieur ?

MARINIER. — Le problème ne s'est jamais posé. La visite des galeries et des musées suffit à mes ambitions et s'accomode surtout à mes moyens.

Adèle est entrée. Elle porte une magnifique gerbe de fleurs accompagnée d'une carte. Elle présente les fleurs à Edith qui les présente à son tour à Françoise.

FRANÇOISE. — Merci.

EDITH, *qui reprend les fleurs.* — Je les mets dans le vase, sur le piano ?

FRANÇOISE. — C'est cela.

Mme MARINIER, *admirative.* — J'évoque, pour mémoire, une visite que je fis à Bagatelle en... Peu importe la date. Il n'y a vraiment de roses qu'à Paris.

MARINIER. — Je regrette si nous habitons Nancy où les fleurs sont peut-être moins belles, mes relations politiques et ma situation personnelle ne me permettent malheureusement pas d'espérer de l'avancement pour demain. *(A sa femme :)* Vous vous contenterez des lilas du jardin.

EDITH. — M. Benoît de l'Académie Française a téléphoné. Il vous prie à déjeuner demain, M. Pagnol sera là et le Président du Conseil aussi.

Mme MARINIER, *malgré elle.* — Eh bien, j'espère que voilà Françoise en bonne compagnie !

MARINIER, *qui coupe court aux commentaires.* — Par le métro, pour aller place Vendôme où je suis convoqué, on change où ?

FRANÇOISE. — C'est direct.

EDITH. — La Cadillac est devant la porte. Voulez-vous profiter de la voiture, monsieur ?

MARINIER. — Il n'est pas question un seul instant de prendre ici des habitudes. Merci.

EDITH, *à Françoise.* — Pour l'Opéra, rien n'est changé ? Vous y allez ce soir, mademoiselle ? Vous y disposez d'une loge.

MARINIER. — Qu'est-ce qu'on y joue ?

FRANÇOISE. — « Jeanne au bûcher ». Voulez-vous profitez de mes places ?

Mme MARINIER, *à son mari.* — Qu'en dites-vous ?

MARINIER, *tout en examinant de loin les toiles accrochées aux murs.* — Je me contenterai de ma place de parterre au Théâtre Français. En route.

EDITH, *à Françoise.* — M. Leclair m'a passé un coup de fil, mademoiselle. Votre protégé, Président à Pontoise, est nommé conseiller à Paris. L'arrêté est signé. Il m'a dit de vous communiquer la nouvelle.

Mme MARINIER. — Qui est ce Leclair ? Peut-on savoir ?

FRANÇOISE. — C'est un jeune attaché de cabinet à la Justice.

MARINIER, *un brin amer.* — Je suppose qu'il fait la pluie et le beau temps puisque, sous tous les régimes, un mot a toujours fait plus que trente ans de mérite. Partons, nous autres !

Mme MARINIER, *qui se lève à regret.* — Nous ne sommes pas gens à tirer profit d'une situation que nous ne voulons pas connaître. C'est d'ailleurs bien dommage et je vais plus loin...

MARINIER, *qui l'arrête.* — Allons déjà jusqu'au métro.

Mme MARINIER. — Convenons tout de même

que peu de gens doivent leur avancement à leurs seuls mérites !

MARINIER. — Inutile d'ouvrir le débat.

Mme MARINIER. — Nous irons donc à pied jusqu'au métro, en attendant de rejoindre l'hôtel boulevard de Magenta puisque tel est notre destin, à nous autres.

MARINIER. — Que vous déplorez, je m'en doute.

Mme MARINIER. — J'ai très mal aux pieds. Françoise nous avait proposé la voiture. Je ne vois pas en quoi cela nous engageait.

FRANÇOISE, *à son père, embarrassé, et qui cherche dans ses poches.* — Tu as perdu quelque chose ?

MARINIER. — Je cherche mes cigarettes !

EDITH. — Voulez-vous un havane, monsieur ?

Elle lui en choisit un qu'il refuse.

Mme MARINIER. — Puisque vous les aimez ?

MARINIER. — Je vous en prie !

Mme MARINIER. — Un cigare n'est pas un engagement. Je ne vois pas où serait le mal.

MARINIER, *définitif.* — Faites-moi la grâce de ne pas insister.

EDITH. — Excusez-moi. *(A elle-même avant de s'éloigner :)* Enfin, un vrai rôle !

Mme MARINIER. — Si je comprends bien, pas de cigare, pas d'Opéra, pas de voiture ! Et vous vous croiriez déshonoré, vous, conseiller à la Cour, si vous acceptiez un service ? Et de qui ? De votre propre fille qui vous propose de faciliter vos démarches. Et sans contrepartie, n'est-ce pas Françoise ? Il est bien entendu que rien ne nous engage ? Que nous n'approuvons pas ? Que nous ignorons tout ?

FRANÇOISE. — Cette question !

Mme MARINIER, *à son mari qui cherche toujours ses cigarettes dans sa poche.* — Après tout, mon ami, vous ne seriez pas le seul à aller place Vendôme en voiture ? Ni à vous offrir le plaisir d'un cigare qui vient de la Havane ? Ni même à prendre langue avec ce petit du Cabinet s'il a, lui, le pouvoir de vous faire obtenir de l'avancement ? Un avancement auquel vous avez droit !... Vous ne seriez pas compromis pour autant !

MARINIER. — Des mots, des mots !

Mme MARINIER. — Entre solliciter et accepter, il y a tout de même une différence ! Entre l'intrigue et l'occasion qui s'offre, il y en a une autre. Nous n'avons rien demandé à personne...

MARINIER. — Il ne manquerait plus que cela !

Mme MARINIER. — Il reste entendu que Françoise n'aurait pas dû quitter sa famille avec aussi peu de façons. Je le sais. Je lui ai dit et je lui répète... Mais quoi, peut-être se marierat-elle un jour et nous aimons quand même mieux la voir ici, que réfugiée à l'Armée du Salut... Il n'y a quand même pas déshonneur à fréquenter l'Académie et à la rigueur le Gouvernement ?...

MARINIER. — Ne vous essoufflez pas à me façonner le jugement. Faites donc comme moi qui ai depuis longtemps renoncé à façonner le vôtre. Filons place Vendôme, voulez-vous ?... Nous nous reverrons le 12 à Nancy ?

FRANÇOISE. — Et pas une fois avant votr départ, père ?

MARINIER. — Cela ne me paraît pas utile.

FRANÇOISE. — Cela me ferait plaisir, c'es tout.

MARINIER. — C'est quelle adresse notr hôtel ?

Mme MARINIER. — 128, boulevard de Magenta dans la fumée et dans le bruit des trains. A quatrième, sans ascenseur, avec fenêtre sur u mur et un chromo pour égayer l'ensemble. San eau chaude, ai-je besoin de le dire.

MARINIER, *simplement.* — Sûrement pas. *(Françoise :)* Si tu désires me parler tu peu passer demain avant midi. Au revoir... Fran çoise.

EDITH, *qui réapparaît dans la porte.* — J m'excuse d'insister, mais le chauffeur avait un course à faire. Il doit passer justement plac Vendôme. Je lui ai dit d'attendre.

FRANÇOISE. — S'il vous plaît. *(Edith s'es éloignée. A ses parents :)* Rassurez-vous surtou Personne ne saura. Et si vous voulez assiste ce soir, à une première à l'Opéra, vous n'aure qu'à présenter ce carton au contrôle.

Mme MARINIER. — Il n'y aura rien à payer ?

FRANÇOISE. — Rien.

Mme MARINIER, *décidée.* — Dans ce cas, mo j'irai ! Se priver à l'œil d'entendre M. Hé negger !... Ce serait vraiment trop bête !

FRANÇOISE, *après une hésitation.* — Papa *(Elle lui tend la boîte. Il la regarde sans bron cher.)* Un cigare seulement ? C'est tout ce qu je te demande de ne pas me refuser... *(Sur t ton d'une prière :)* S'il te plaît ? *(Elle lui m le cigare dans la main. Il le tâte. Elle a craqu une allumette. Elle lui donne du feu. Il es ainsi amené malgré lui à un geste de conciliа tion et allume le cigare. Françoise épinglan une rose au corsage de sa mère.)* Tu permets

EDITH, *qui a entr'ouvert la porte.* — La voi ture est avancée.

FRANÇOISE, *à son père, avec l'espoir d'un bo mouvement.* — Au revoir.

MARINIER, *avant de sortir.* — A demain Françoise. *(Mais c'est Françoise qui l'embrass Marinier brusquement à sa femme :)* Allez venez !

Et il s'éloigne.

Mme MARINIER, *dans la porte.* — Tout d même, Françoise, si le petit du Cabinet peu quelque chose pour ton père, depuis le temp qu'on espère Paris... *(Un léger temps.)* Es-t heureuse au moins ? Tu me parais gâtée et t connais du monde !

FRANÇOISE. — Tu vois !

Mme MARINIER. — Deux femmes de chambre

FRANÇOISE. — Et aussi un chauffeur et u jardinier...

Mme MARINIER, *avec un geste large.* — Le aises, quoi !

FRANÇOISE. — Mais oui !

Mme MARINIER. — Moi encore, à la longue, t comprends, je fermerais les yeux... parce qu tout de même, ça ne me paraît pas mal ici mais lui, n'est-ce pas ? Tu le connais... Il

jours tellement tenu à être en règle... Je me s souvent demandé avec quoi ? *(Avant de tir et plutôt satisfaite :)* Je vais tout de me travailler la question. Et pour une fois, ler dans Paris en voiture, comme tout le nde. *(Elle l'embrasse :)* Espérons !

Et Mme Marinier, d'un pas alerte et décidé est sortie rapidement. On entend le bruit puissant d'un démarrage et le signal d'un klaxon de luxe.

EDITH, *qui est entrée.* — Qu'est-ce que vous les de ça, Françoise ? Ai-je bien joué mon le ?

FRANÇOISE. — Mais maintenant, que faisons-us ? Car nous voilà bien avancées !

EDITH. — Voici ce que j'ai décidé et vous me rdonnerez si je parle en maîtresse : je pars soir pour Bruxelles, la villa est à vous, le rsonnel, la voiture. Vous userez de tout mme il vous plaira. Je donnerai moi-même s ordres.

FRANÇOISE. — Pour quel résultat ?

EDITH. — D'abord, vos parents feront à Paris séjour agréable !

FRANÇOISE. — Je n'aime pas mentir à mon ère.

EDITH. — Vous n'avez pas menti ! C'est lui ui s'est trompé.

FRANÇOISE. — Envers lui, je dois être loyale. ne mérite aucune offense.

EDITH. — Où est l'offense à donner du plai-ir ? A qui faisons-nous tort ? Vous-même avez onvenu que votre père ne faisait pas la car-ière qu'il mérite, que ses joies étaient peu ombreuses, qu'il était mal payé de ses qualités ui sont grandes. Vous lui offrez Paris et ses laisirs. Ou est le mal ?

FRANÇOISE, *simplement.* — Jamais mon père 'acceptera. D'autres peut-être...

EDITH. — Vous n'avez pas démérité !

FRANÇOISE. — Lui est fondé à le penser. Sa ormation est différente.

EDITH. — Emmenez-le au concert, puisqu'il st musicien ; au Louvre, puisqu'il est artiste. nstallez-le dans la chambre bleue sur le parc ! Faites-lui les plats qu'il aime... Balladez-le dans l'Ile de France.

FRANÇOISE. — Mais je ne suis pas chez moi, ici !

EDITH. — S'il me plaît de vous faire ce cadeau, j'en ai bien le droit tout de même !

FRANÇOISE. — A la condition de lui dire ma situation !

EDITH, *nette.* — Etes-vous bien sûre qu'il vous en saura gré ? Qu'il sera plus heureux quand il saura que vous n'êtes pas chez vous ?

Elle a sonné.

FRANÇOISE. — Je ne calcule pas.

EDITH. — Moi, je suis votre aînée. Je calcule pour vous. Laissez-moi faire. *(A Adèle qui vient d'entrer :)* A partir de maintenant, Adèle, Mlle Françoise est votre maîtresse. Vous voudrez bien lui obéir comme à moi. Vous m'avez bien compris ?

ADÈLE. — Pas très bien, mademoiselle.

EDITH. — Alors n'y cherchez pas puisque c'est au-dessus de vos forces. Allez !

ADÈLE, *en s'en allant.* — C'est ce que je fais.

EDITH. — Rendez-vous compte, Françoise, que dans cette robe et dans ce décor, vous êtes autant chez vous que je le suis moi-même. La preuve en est qu'ils s'y sont laissé prendre .. N'allez pas gâcher vos atouts ! *(Et gentiment, de façon imprévue :)* Vous voulez bien m'aider à me changer et à boucler les malles ?

FRANÇOISE. — Le tailleur gris ?

EDITH, *qui se déshabille vivement.* — C'est cela. Merci. *(Et simplement, en confidence, tandis que Françoise lui présente le tailleur gris :)* Et croyez-moi, Françoise, mon père aussi était un honnête homme. Si vous saviez pourtant ce qu'il peut être heureux depuis qu'il a sa télévision !

FRANÇOISE. — Lui, peut-être ?

EDITH. — On n'est pas tous un peu comme ça ?... *(Elle la prend dans ses bras :)* Mais vrai, quelle chic fille vous êtes, Françoise. Je vous adore !...

RIDEAU

ACTE II

Quatre jours plus tard, dans le même décor, en fin d'après-midi.

M. et Mme Marinier sont installés dans le salon d'Edith. Mme Marinier semble s'être adaptée beaucoup plus vite que son mari à ce cadre nouveau pour eux.

Assise au piano, plutôt désinvolte, elle joue et chante — pas mal ma foi. Lui, beaucoup plus réservé, ne semble pas approuver le comportement de sa femme. Un temps assez long, pendant que dure la mélodie apprêtée de Mme Marinier.

MARINIER. — Je vous l'ai déjà fait remarquer. Vous n'êtes pas chez vous ici. *(Mme Marinier a baissé d'un ton mais reprend en sourdine)...* Je ne sais pas après tout pourquoi je perds mon temps à vous conseiller puisque nous n'avons pas, d'instinct, les mêmes réactions...

Mme MARINIER. — En quoi fais-je mal ?

MARINIER. — Je ne dis pas que vous faites mal. Je dis que si vous vous sentez à l'aise dans ce palais, pour ma part, je m'y sens horriblement gêné et regrette la faiblesse dont j'ai fait preuve en me rendant à des raisons que je

n'aurais pas dû entendre... Arrêtez de jouer, même en sourdine. Vous m'obligerez.

Mme MARINIER, *qui a fermé le piano.* — Ici, le séjour ne nous coûte rien. C'est déjà çà.

MARINIER. — Nous payons sous une autre forme, plus chèrement.

Mme MARINIER. — Mais nous avons au moins l'eau chaude. Et nous sommes servis comme des princes. Toute autre considération mise à part, j'aime autant prendre mon bain que me laver le bout du nez dans votre hôtel à quatre sous.

MARINIER. — Je ne sais vraiment pourquoi je prends la peine de développer des nuances hors de votre portée.

Mme MARINIER. — Pourquoi nous plaindre hypocritement d'un confort qui nous est agréable et dont personnellement j'ai la franchise de m'accommoder ? Puisque vous avez pardonné à Françoise ?

MARINIER. — D'abord, je n'ai pas pardonné.

Mme MARINIER. — Vous avez été compréhensif, c'est un peu pareil ! Et je ne vous en fais pas reproche.

MARINIER. — Je n'ai pas à comprendre une situation que je persiste à ignorer. *(Il précise :)* Pas pour longtemps.

Mme MARINIER. — D'autres l'ont acceptée avant vous, cette situation !

MARINIER. — D'autres qui ne sont pas moi. Vos pareilles peut-être... Et pour vous préciser mon sentiment, ma décision est prise. Nous partirons demain.

Mme MARINIER. — Il est si simple de laisser aller et d'avoir quelques jours de patience, puisque votre rendez-vous place Vendôme a été remis à lundi !

MARINIER. — J'y renonce, même s'il offre de sérieux avantages.

Mme MARINIER. — Dont vous convenez ?

MARINIER. — Que je refuse.

Mme MARINIER. — Si vous avez les moyens de négliger une entrevue avec vos chefs, ne venez plus vous plaindre des faveurs qui sont accordées à vos collègues plus complaisants que vous... Si Chabert, à quarante-cinq ans, a été nommé conseiller à Paris, Putot à Rouen, Nicolas à Casa, malgré ses anciennes histoires, et Péridin, avec moins de titres que vous en avez, bombardé procureur général, à qui est-ce qu'ils le doivent ?... Vous le savez pourtant !... Et le petit Ferdeux qui a dix ans de moins que vous et vous est passé dessus ?... Et combien de tutti quanti ?

MARINIER. — Je veux bien de l'avancement, mais pas à ce prix-là !

Mme MARINIER. — Si encore vous avanciez ! Vous ne bougez pas !

MARINIER. — Je ne suis pas, moi, acrobate. Et comme ça, je ne dois rien à personne.

Mme MARINIER. — C'est en ne devant rien à personne qu'on finit par faire des dettes. Et votre frère ne s'est pas gêné pour vous faire payer d'une humiliation la somme que vous avez dû lui emprunter pour le mariage d'Anne-Marie. Vous en avez été assez vexé. Et quand vous lisez les promotions et les honneurs et que vous ne trouvez votre nom nulle part dans colonnes des journaux, vous vous dites p être que jamais vous ne vous êtes abaissé et vous préférez ne rien avoir plutôt que triguer. Mais ce rien-là, vous l'avez, cher Et vous en souffrez, avouez-le !

MARINIER. — J'ai d'autres satisfactions, ordre moral sans doute, dont la qualité échappe mais dont je m'accommode.

Mme MARINIER. — Et moi aussi j'en sou parce que vous êtes tout de même quelqu bien que vous ne ressembliez à personne !

MARINIER. — J'aurais aimé rencontrer ministre en d'autres circonstances.

Mme MARINIER. — Chez vous, par exemple vous croyez qu'il va se déranger !

MARINIER. — Je pouvais demander une dience sans avoir recours à Françoise. C situation est fausse et me fait mal.

Mme MARINIER. — Où ?

MARINIER. — Aux pieds, que vous me ca à plaisir.

Mme MARINIER. — Et la Pompadour ? Lais moi rire !

MARINIER. — La Pompadour à préser Qu'est-ce que vous allez chercher là !

Mme MARINIER. — C'est bien la peine d'a une licence d'histoire ! Relisez la vie des gra hommes ! Il n'y est question que de femme

MARINIER. — Vous êtes simpliste ! Ou exactement simplette ! Laissez donc là l' toire de France !

Mme MARINIER. — Et Louis XIV, Louis Louis XVI ? La République elle-même fourn de ces secrets d'alcôve !

MARINIER, *qui la regarde avec pitié.* — V m'attristez !

Mme MARINIER. — Je suis dans tous les solide sur mes pieds.

MARINIER. — C'est la tête qui ne va pas effet. *(Les yeux au ciel, à lui-même :)* I pourrissent tout. C'est effroyable.

Mme MARINIER. — Pourrisseuse à prése C'est nouveau et joli vraiment ! Après tr ans de mariage ! Et tant de projet ambit que vous échafaudiez, lorsque j'avais vingt pour me séduire ! A vous entendre, je fe du cheval !

MARINIER, *qui élève la voix.* — Mais bon de bon D..., pourquoi m'avez-vous épousé ?

Mme MARINIER. — Est-ce que je savais ?

MARINIER, *avec conviction.*— Et moi don

Mme MARINIER. — On vous cause gentime Vous vous fâchez !

MARINIER. — S'il s'agit de réussir à tout et par tous les moyens, pourquoi avoir ch le plus inapte ? Un monde nous séparait. fallu qu'on se rencontre !

Mme MARINIER. — Un petit monde, voyez ! On l'a traversé sans savoir !

MARINIER, *concentré.* — Le travail, ri l'estime, rien ! le mérite, la bonne volont devoir, rien, rien, rien !...

Mme MARINIER. — Si. « Un brave hon Marinier ! Il est bien, Marinier ! Travaille Désintéressé ! Scrupuleux ! Il méprise

ue. C'est un vrai magistrat ! Gros avenir. »
dame, quand l'avenir ?... Ça !...

MARINIER. — Dire que rien ne compte que
bileté !

Mme MARINIER. — Ça a toujours été ! On
ngera de planète !

MARINIER. — Et dire qu'à coups de pioche,
démolit jusqu'aux patiences et aux consola-
s. Et aux acceptations.

Mme MARINIER. — Vous voyez bien que j'ai
on !...

MARINIER. — On va son chemin tout droit.
fait rire ! On fait sa tâche sans calcul, cela
rire ! Il est bien, ça veut dire : « Est-il
e ! »... Vous verrez où elles vous mèneront
histoires quand, non contents d'être des
endiaires, vous aurez dégoûté les pompiers...
s verrez ! on y arrive !

Mme MARINIER. — En attendant, on voit...

MARINIER, *excédé.* — On voit quoi ?

Mme MARINIER. — On voit ce qui est. C'est-à-
e une carrière freinée par le scrupule et
venir compromis par je ne sais quel entête-
nt à mépriser les occasions les plus heureu-

MARINIER. — Les occasions ! Ce mot ! Vous
riez le langage des filles du coin de rue !
urquoi pas un chopin ?...

Mme MARINIER. — Il est juste ce mot.

MARINIER. — Et tous les moyens vous sont
ns ?

Mme MARINIER. — S'il n'y en a pas d'autres ?

MARINIER. — Je me demande d'où j'arrive,
i !

Mme MARINIER, *avec évidence.* — De Nancy,
n ami, où nous retournerons et végéterons
vous ne saisissez pas la chance au passage...
est tout !

Adèle est entrée.

ADÈLE. — Je sers un thé à Madame ?

Mme MARINIER. — C'est cela, ma fille : Ceylan
ec des toasts.

ADÈLE. — Et de la confiture ?

Mme MARINIER. — D'orange anglaise. Sans lait.
vec un citron. *(A son mari :)* Je regrette
tte lâcheté, mais j'ai faim.

MARINIER. — Vous avez toujours eu beaucoup
appétit !

Mme MARINIER. — Pas vous ?

MARINIER. — Pas moi.

Mme MARINIER. — Dommage ! Vous seriez
lus heureux !

MARINIER. — Moins heureux que vous qui
êtes tout à fait.

Mme MARINIER. — Enviez-moi. Et allumez
onc un cigare ! Vous en mourez d'envie !

MARINIER. — Un cigare dont j'ignore l'ori-
ine !...

Mme MARINIER. — Un Corona ? C'est sur la
oîte !

MARINIER. — Permettez que je ne me fasse
as, moi, entretenir ! Je n'en suis pas encore
.

Mme MARINIER. — Chez notre fille, nous som-
es tout de même un peu chez nous !

MARINIER. — Vous êtes admirable !

Mme MARINIER. — Enfin, vous le reconnaissez !...

MARINIER, *les yeux au ciel.* — Peut-on ? Peut-on ? Peut-on ?

Mme MARINIER. — Ne soyez donc pas comique.

MARINIER. — Et je suis comique, en plus !...

Mme MARINIER. — Avouez donc que vous vous êtes régalé, hier soir à l'Opéra, avec de la place pour sept dans la vaste avant-scène de l'Administrateur, où nous étions tous les deux, avec un canapé derrière, ce qui n'est pas, je pense, une mauvaise place dans un théâtre, même national !

MARINIER. — Où vous m'avez entraîné, après une nuit de bas arguments qui m'ont fait lever avec une migraine !

Mme MARINIER. — Ça vous déplaît de visiter Versailles en Cadillac ? C'est tout de même mieux que la plateforme de l'autobus, je pense, où le premier jour, en tirant sur la chaîne, le receveur a fait basculer mon chapeau.

MARINIER. — Le prochaine fois, nous commanderons une escorte avec des estafettes !... Ça vous plairait ?

Mme MARINIER. — Autant que vous plaît à vous la vue des tableaux de maîtres qui valent mieux tout de même que nos chromos à la maison !

MARINIER. — Ceux-là sont à moi.

Mme MARINIER. — Mais vous préférez ceux-ci !

MARINIER. — A condition que je sache d'où ils viennent.

Mme MARINIER. — Les gens n'en demandent pas tant.

MARINIER. — Les gens peut-être... Moi, si... *(Net :)* Cette fois, ça va.

Mme MARINIER. — Mais quand vous serez nommé à Paris, ça ira tout de même mieux.

Et Françoise est entrée, habillée simplement, sans bijoux, mais toujours aussi distinguée. Elle est accompagnée de M. Leclair, le jeune attaché de cabinet, toujours aussi sympathique.

FRANÇOISE, *qui présente.* — Ma mère, mon père. *(A ses parents :)* M. Leclair est attaché de cabinet à la Chancellerie. *(Marinier s'est levé.)* C'est un ami.

LECLAIR. — Mes hommages, madame. Bonjour, monsieur le Conseiller. J'ai beaucoup d'admiration pour Mlle Marinier. Partout où elle passe, Mlle Marinier fait une impression considérable... *(Sincèrement, à Françoise :)* Exact.

FRANÇOISE. — N'exagérons rien.

LECLAIR. — Vous savez bien que chacun vous entoure de sympathie et de respect, d'admiration même, j'allais dire... Et méritée.

Mme MARINIER, *comme chez elle.* — Asseyez-vous, monsieur l'Attaché. *(Très aimable :)* Je vous en prie.

LECLAIR. — Ainsi, monsieur le Conseiller, vous êtes à Nancy ?... Depuis déjà dix ans, m'a dit Mlle Françoise. Vous veniez de Poitiers où vous aviez pour Président Joubert, aujourd'hui procureur général... Vous avez demandé Paris, en 45... Sans suite. Votre dossier que j'ai parcouru est pourtant excellent... Si je peux me

permettre une question : quel poste briguez-vous exactement ?... Vous pouvez prétendre à plusieurs.

Mme MARINIER. — Le plus intéressant, naturellement.

LECLAIR. — Seriez-vous tenté par une affectation, en service détaché, à la direction du personnel ? C'est un bon tremplin. Mieux vaut être dans la place que dehors...

Mme MARINIER. — Alors, dedans, c'est cela !

LECLAIR. — Ou alors, envisageriez-vous une nomination pure et simple à la Cour de Paris. C'est également bien...

Mme MARINIER. — Mieux ou moins bien ?

LECLAIR. — Selon. Il ne serait d'ailleurs pas question de vous proposer si vos mérites — grands — n'appelaient une récompense de choix. Seulement, voilà ! On les ignorait. Et vous savez ce que sont les dossiers. On les empile. On est dessus ou on est dessous. Le tout est d'être bien couché, si j'ose dire. Et je serais si heureux pour ma part, de faire plaisir à Mlle Françoise. Alors, monsieur le Conseiller, vos désirs ?...

Marinier ne bronche pas.

Mme MARINIER. — Il faut vous dire que mon arrière grand père, du côté maternel...

MARINIER. — Je vous en prie... Ne remontez pas !

Mme MARINIER. — Il le faut pour aller jusqu'au fond des choses ! Votre père lui-même présidait la Chambre des Notaires. Nous ne sommes pas sans références. Il n'y a pas de mal à les dire.

LECLAIR. — Elles se devinent rien qu'à vous voir, madame.

Mme MARINIER. — Vous êtes gentil.

LECLAIR. — Je n'ai aucun mérite à juger. Cela éclate.

Mme MARINIER. — Sers-nous donc un peu de porto, France !

LECLAIR. — Merci pour moi... Alors, monsieur le Conseiller ? Que puis-je faire pour vous ?

MARINIER. — Je vous remercie, naturellement, monsieur, de me vouloir un si grand bien. J'en éprouve, vous vous en doutez, un peu de confusion. Mais, en principe, je n'aime pas devoir à une intervention privée des avantages.

Mme MARINIER. — Naturellement ! Il fallait s'y attendre.

MARINIER. — Demander n'est pas dans ma manière.

LECLAIR. — Mais vous n'avez rien demandé. Seul le hasard s'en est mêlé.

MARINIER. — Sans doute !

Mme MARINIER. — Tout est dans la façon dont les choses se présentent. Et si elles se présentent bien, ce n'est quand même pas plus mal, quoiqu'on en pense !

LECLAIR. — Tous essaient d'obtenir des faveurs et tous n'ont pas vos titres.

MARINIER. — Je fais ma tâche, rien de plus, c'est la moindre des choses.

LECLAIR. — Me permettez-vous seulement de surveiller votre dossier ?

Mme MARINIER, *qui répond.* — Mais comment donc ! Je vous en prie, monsieur l'Attaché, pardonnez-moi si je suis indiscrète. Mais mon mari a une telle envergure, entre nous, c'est justice de le simplement préciser.

LECLAIR. — Je peux arranger une audience avec le Ministre pour lundi... Et en cinq minutes vous rattraperez, j'en ai la certitude, des années de retard.

Mme MARINIER. — A quelle heure, cher monsieur, cette audience ?

LECLAIR. — Mlle Marinier vous dira, madame... A part ça, vous serait-il agréable d'aller aux ballets ce soir ?

Mme MARINIER. — Russes ?

LECLAIR. — Pas encore. Mais de bonne qualité néanmoins. Et je me ferai une joie de venir vous prendre à huit heures. Vous ne m'en voudrez pas, monsieur le Conseiller, si j'ai pris la liberté de contrôler votre avancement. Je suis jeune, bien sûr, et je n'ai pas vos titres. Et je me rends bien compte qu'il n'est pas normal que je vous propose, moi, un appui. Le contraire serait plus régulier et plus décent peut-être, j'entends bien...

Mme MARINIER. — Puisque tout est à l'envers, il faut aller dans le bon sens, vous avez bien raison.

LECLAIR. — Je suis intimidé et honoré, croyez-le bien ! Mes hommages, madame. J'ai été ravi de vous connaître, monsieur le Conseiller. Et très fier aussi. *(A Françoise :)* Ne me raccompagnez pas, mademoiselle Françoise.

FRANÇOISE. — Je dois vous remettre un lit.

LECLAIR. — J'oubliais. Merci... A ce soir. Après vous. *(Il s'est retourné.)* Quelle fille admirable vous avez là !

FRANÇOISE. — Voulez-vous bien vous taire ! *(A ses parents :)* Une minute. Je reviens.

Et Leclair est sorti, précédé de Françoise, tandis qu'Adèle vient servir le thé.

Mme MARINIER. — Alors ?... Vous avez compris cette fois ? La marche des événements ? Vous n'allez tout de même pas laisser passer votre chance ni peser vos scrupules dans un monde qui en fait bon marché ?

MARINIER. — Vous la première ?

Mme MARINIER. — Ce jeune homme est le grand personnage du régime, que vous le vouliez ou non.

MARINIER. — C'est beau à son âge !

Mme MARINIER. — Il n'a pas attendu, lui ! Il connaît la musique !

MARINIER. — Moi un peu, mais ça n'est pas la même !

Mme MARINIER. — Sa proposition est honnête !

MARINIER. — Un peu humiliante à mon goût.

Mme MARINIER. — Humiliation pour humiliation, autant subir celle qui rapporte ! Faites le compte, sans calcul !

MARINIER. — Ah vous !

Mme MARINIER. — Ah moi ! Comment « Ah ! moi !... » Bien sûr « Ah ! moi ! »...

MARINIER. — C'est-à-dire ?

Mme MARINIER. — A défaut d'une me

Paris vaut bien un petit sermon. *(Extasiée :)* Paris ! Mon rêve !

MARINIER. — Autrement dit, laissons-nous être doucement méprisables !

Mme MARINIER. — Pas plus que les autres !

MARINIER. — Comme la plupart des autres, j'entends bien !

Mme MARINIER. — Depuis trente ans, nous n'avons jamais eu d'exigences !

MARINIER. — Vous entendez vous rattraper ?

Mme MARINIER. — Honnêtement ! Avec les combinaisons d'usage !... Grâce auxquelles nous occuperons enfin la place qui nous revient ! J'avais été élevée dans un milieu où le confort était la règle et j'ai fréquenté les manèges. J'avais des goûts, des habitudes. Je les retrouve !... Sans parler de ma dot, restée par prudence sans emploi et que votre sagesse a engloutie.

MARINIER. — Sans en parler ? Mais vous en parlez quand même.

Mme MARINIER. — Cinq cent mille francs, à cette époque, n'étaient pas un maigre cadeau. Un homme habile les eût fait fructifier. Vous en avez fait quoi ?

MARINIER. — Je l'ai mangée sans doute parce que j'avais peu d'appétit !

Mme MARINIER. — Votre frère le notaire, qui n'est pas lui, docteur en droit, a su, lui, gérer sa fortune ! Ça se gêne, un notaire !

MARINIER. — Tandis que moi j'administrais la vôtre en honnête homme ?

Mme MARINIER. — Au point de devoir aujourd'hui lui emprunter deux cent mille francs pour marier Anne-Marie ? Que nous rendrons comment ? Y avez-vous pensé ? Au prix d'années supplémentaires de calculs et de privations ?... D'honnêtetés estimables qui nous imposeront de nouveaux sacrifices ? De blessures et de vexations ?... Auxquelles nous sommes entraînés direz-vous ? J'entends bien. Mais est-ce une raison pour les multiplier ? *(Marinier écoute, avec quelque impatience.)* Qui vous dit que Françoise aurait déserté la maison si ce luxe que vous lui reprochez aujourd'hui lui avait été familier ?

MARINIER. — Vous ne devriez pas dire cela ! C'est grave.

Mme MARINIER. — Si c'est la vérité ?

MARINIER. — Celle-ci me blesse.

Mme MARINIER. — Parce que l'argument vous frappe ?

MARINIER. — Ce n'est *pas* la vérité.

Mme MARINIER. — Que lui reprochez-vous aujourd'hui ? Son désir de nous être agréable ? Son ambition de vivre mieux que nous ? Connaissez-vous seulement les vies secrètes de ceux que vous respectez à cause de leur réussite et que chacun salue chapeau bas, dès qu'ils occupent de bonnes places. Etre en place, tout est là. En haut de préférence. Soyons francs !

MARINIER. — Ne le souhaitez pas trop.

Mme MARINIER. — De quoi sommes-nous coupables ? Avez-vous intrigué ? Et serons-nous plus avancés le jour où nous aurons perdu Françoise ? Je suis pratique, moi !

MARINIER. — Ne le précisez pas. Cela éclate.

Mme MARINIER. — Mais pratique dans l'honneur !

MARINIER. — Selon l'idée que l'on s'en fait ?

Mme MARINIER. — Je veux votre bien malgré vous !

MARINIER. — Le vôtre avec ?

Mme MARINIER. — Le nôtre à tous. Si vous croyez qu'à votre place, d'autres auraient *nos* scrupules ?

MARINIER. — Les *vôtres* ?

Mme MARINIER, *fièrement.* — J'en ai de graves, moi aussi. J'ai la fierté de n'en pas faire état ! Et même de passer outre, ce qui n'est que plus méritoire.

MARINIER, *rêveur.* — Décidément, cette affaire de stupéfiants que j'avais à juger l'autre jour ne me paraît pas tellement grave ! Les accusés ont des excuses.

Mme MARINIER. — Chacun les siennes. C'est le jeu de la vie.

MARINIER. — Qu'est-ce que vous avez dû souffrir depuis bientôt trente ans...

Mme MARINIER. — Dans mon orgueil, sûrement.

MARINIER. — Aujourd'hui vous êtes plus heureuse ?

Mme MARINIER. — Le luxe ! Personne ne s'en est jamais plaint !

MARINIER. — Cela se paie ?

Mme MARINIER, *le plus naturellement du monde.* — Même pas !

MARINIER. — Vous avez de ces mots de théâtre !

Mme MARINIER, *avec évidence.* — Bien sûr, même pas ! Puisque nous sommes ici invités ! Vous dites : « Ça se paie ». Le séjour ne nous coûte rien. Soyez logique !

MARINIER. — Et vous les appuyez avec ça !

Mme MARINIER. — C'est à votre bonheur que je pense, mon ami !

MARINIER. — Ça, mon bonheur !

Mme MARINIER. — Qui vous arrive dans un fauteuil où vous n'avez qu'à vous tenir tranquille ! L'affaire me regarde ! Laissez vous faire, je vous supplie ! Et grâce à moi, vous allez être promu et décoré ! Vous serez quelqu'un dans Paris ! Invité, courtisé. *(Naïvement :)* Moi aussi !... Nous déjeunerons ici chaque dimanche !... Nous y dînerons. Et quelquefois en semaine au besoin... Vous vous amuserez sur les quais à dénicher des trucs que vous aimez ! Moi ailleurs !... Vous flânerez dans Paris, ville lumière ! Je sortirai le soir...

MARINIER. — Nous danserons dans les cabarets ! Nous rentrerons à l'aube !

Mme MARINIER. — Pourquoi pas ?... Si on nous invite ?... Je vous ai vaincu ? Vous voulez bien me laisser faire ?... *(Familièrement :)* Vous m'en aurez donné du mal. *(Amicalement :)* Croyez-moi, vous n'aurez pas à vous en plaindre !... Moi, je vous rends Françoise. Ce n'est pas un cadeau ?... Pauvre cher homme ! Quelle chance de m'avoir rencontrée !... *(Avant de s'en aller :)* Allons nous préparer à faire quelques courses !... *(Elle s'éloigne et avant de sor-*

tir :) Vous arriverez dans un fauteuil. Plaignez-vous !...

Et d'un pas décidé, Mme Marinier est sortie. Marinier l'a suivie du regard. Puis ses yeux font le tour du décor. On le devine perplexe et torturé. Machinalement, il allait se servir un porto, mais il écarte la tentation. Machinalement, il a ouvert la boîte de havanes. Mais il l'a refermée aussitôt.

MARINIER, *à lui-même.* — Si je devais en arriver là, où donc iraient les autres ?... Je l'aimais pourtant bien, Françoise !... *(On devine Marinier perplexe, presque angoissé, occupé à mûrir une décision. Françoise est entrée. Elle l'observe. Un temps.)* Deux mots seulement. Ecoute-moi. *(Il hésite, lui prend instinctivement les mains, puis les lâche.)* Je ne t'ai jamais encombrée de morale dans ta jeunesse ?... Laisse-moi te dire, et surtout ne m'interromps pas, ne me questionne pas, ne me convaincs pas, ne me console pas... Je crois à la liberté, à l'indépendance, au libre choix que chacun fait de son destin. Tu es une grande fille en qui je me retrouvais. C'était *bien*. C'était mieux, cette joie, à elle seule, que les autres joies toutes ensemble... C'était *ma* joie...

FRANÇOISE, *qui veut intervenir.* — Père !

MARINIER. — Non, non, non. Tu m'as promis de ne pas interrompre... Je sais les arguments. Je ne veux pas les affronter. N'abîmons rien. *(Un temps.)* Je vais partir... Sans colère. Sans reproche...

FRANÇOISE. — Mais père...

MARINIER, *qui l'arrête.* — C'est peut-être moi qui ai tort... Il *faut* qu'il en soit ainsi. Ça ne *peut* pas être autrement... C'est un malaise physique que j'éprouve... un sentiment nouveau qui jure avec le vrai... que j'ai pour toi, tu le sais bien. Tu le connais, le vrai ?... C'est malgré moi mon regard qui mélange. La fille, la femme ça ne va plus ensemble...

FRANÇOISE. — Ecoute-moi !...

MARINIER. — Une seule prière avant... Mets-toi là au piano. Tu n'as pas abandonné, j'espère, avec les dons si merveilleux que tu avais... Joue-moi... attends... Assieds-toi... Là, comme à la dernière fête que nous avons connue, pour mon anniversaire... Fais-moi ce cadeau-là... Joue-moi la « Valse de l'Adieu » que personne d'autre que toi ne m'a jamais fait entendre avec autant d'amour... Retrouvons-nous... Joue, Françoise ! *(Et tandis que Françoise s'exécute, son père la dévisage avec amour. Puis bientôt, il lui fait signe d'arrêter et pour dompter son émotion, s'apprête à prendre congé. Puis, simplement :)* Tu diras à ta mère de venir me rejoindre à l'hôtel, sans autre explication... Mon intention est de repartir pour Nancy ce soir si elle arrive à temps. Le train est à huit heures. Dis-lui sept heures et demie... Veux-tu avoir la gentillesse de l'aider à préparer les bagages, sans oublier mes livres, sur la table de chevet. Tâche aussi de lui procurer un taxi. *(Il sort son portefeuille d'où il sort des billets plies méticuleusement et qu'avec une économie machinale, il compte.)* Elle est probablement sans argent. Tu lui donneras... *(Françoise fait le geste de ne pas accepter. Net :)* Prends. *(Il les lui met dans la main.)* ...Merci aussi pour toutes les attentions que tu as eues pour nous. *(Il s'est approché d'elle et lui a pris les mains.)* Mon amour pour toi est intact, Françoise. Le tien ?...

FRANÇOISE. — Pareil.

MARINIER. — Ton bonheur te regarde et compte beaucoup plus que le mien. C'est seulement qu'ils ne se rencontrent pas... Mais il est bien entendu entre nous que je ne suis pas fâché... et que tu gardes mon estime. Tu l'as gagnée depuis longtemps... Si je pars, c'est peut-être bien pour garder la tienne, dont j'ai besoin... *(Il lui serre les mains fortement.)* Tu pourras m'écrire. Je répondrai. Te confier. Je comprendrai. Poste restante, si tu veux bien, ou au Palais. Pour éviter. Cela ne la regarde pas. *(Il l'embrasse.)* Au revoir, Françoise.

FRANÇOISE, *sur un ton de prière.* — Attends demain !

MARINIER. — Tu viendras à Nancy pour le mariage d'Anne-Marie ?

FRANÇOISE. — J'ai promis.

MARINIER. — Donc, je peux compter sur toi.

FRANÇOISE. — Quelques minutes encore. Avec moi !... Près de moi !

MARINIER. — Pour ?

FRANÇOISE. — Pour prolonger, c'est tout !

MARINIER. — Quoi ?

FRANÇOISE. — Ta présence !... Pourquoi pars-tu ?

MARINIER. — Tu es trop sensible pour ne pas te douter... On ne joue pas nous deux. Rappelle-toi. Quand j'avais un ennui, un regret, une peine, je te le confiais. Une joie, une fierté, un espoir ? Je les partageais avec toi... Si j'étais indécis, et si je cherchais un conseil, je m'adressais à toi... Tu avais une façon à toi d'observer, de méditer, d'aimer ou de mépriser, d'être d'accord ou de désapprouver qui me faisait plaisir et m'en imposait... un peu... Tu m'as toujours intéressé comme un roman bien fait dont on ne prévoit pas la suite, bien qu'elle soit préparée... Tu étais bien ma fille.

FRANÇOISE. — Je le suis encore. *(Spontanément :)* Père !

MARINIER. — Je m'attarde. J'ai tort.

FRANÇOISE. — Parle-moi !

MARINIER, *direct.* — Alors, puisqu'il te faut des mots, voilà. *(Après un temps et très ému, sans inutile sensiblerie :)* Je me fais l'effet d'avoir perdu mon commandement et de m'être déchu de mon grade... Je prétendais à l'honneur de l'exemple, au droit de Conseiller, à l'autorité... naturelle de l'amour. *(Un temps. Il jette un long regard autour de lui :)* C'est beau chez toi, bien sûr. Tu as un Vlaminck dans ta chambre dont la lumière m'a ébloui. Et une tête de Courbet, c'est à se signer devant ça. Malgré moi, j'admire tes richesses. Pour un peu je les envierais.

FRANÇOISE. — Mes richesses ? Qu'en sais-tu

MARINIER. — Tu étais née sans doute pour
à beau cadre !
FRANÇOISE, *dont le souffle se précipite.* — Je
eux parler ?... Je peux tout dire ?... Tu n'y
rras pas d'habileté ?... Encore moins de men-
nge ?... Tu sais mon respect de ton autorité ?
u le crois n'est-ce pas ? Que tous mes sou-
enirs sont précis et fidèles ? Que je mesure
e que tu es pour moi ? Laisse-moi te dire,
apa. Nous sommes si rarement seuls en tête
tête ! Donc j'ai quitté Nancy. Un an déjà.
t tu m'as retrouvée ici, par quelle indiscré-
on, je l'ignore... Mais, vois-tu, père, ce que
u m'as avoué, ta gêne et ton regret, j'ai les
mêmes !

On entend la voix de Mme Marinier qui appelle : « Françoise ! »

MARINIER. — J'aurais parié...
FRANÇOISE, *à sa mère.* — Une minute. J'arri-
e. *(A son père :)* Ce n'est pas mon embarras
ui compte. Ni je ne sais quelle fausse honte
ue je pourrais avoir — que je n'ai pas — d'une
ituation que tu ne connais pas. Quoi que tu
n penses, je me sens honorable... *(Simple-
ment :)* parce que je suis honorable. Quand
u m'as dit : « J'ai l'impression d'avoir perdu
non commandement », là, tu m'as fait mal...
Mme MARINIER, *qui appelle.* — Françoise !
MARINIER. — Elle recommence !
FRANÇOISE, *à sa mère.* — Je viens... *(A son
père :)* Et maintenant, il faut que tu saches...
Tu ne dois et tu ne devras rien à personne.
Rien ici n'est acheté. Rien n'est à vendre. Tu
me parles de mes richesses. Et qui te prouve
qu'elles sont à moi ?
MARINIER. — Achetées ou non, tu les as sû-
rement payées de sacrifices. Laissons cela...
FRANÇOISE. — Rien de ce qui est ici ne m'ap-
partient...
Mme MARINIER, *qui vient d'entrer, son cha-
peau sur la tête, prête à sortir et qui a surpris
la réplique.* — Plaît-il ? Qu'est-ce que j'en-
tends ?... *(Un temps de surprise.)* Rien de ce
qui est ici ne t'appartient ? Serions-nous en
meublé ? *(A son mari :)* Vous entendez cela ?
(A sa fille :) Tu n'as donc pris aucune précau-
tion ? Mais si rien ici n'est à toi, rends-toi
compte, Françoise, que tu n'as même pas la
sécurité d'une femme mariée ! Où as-tu la
tête ? Et s'il lui arrivait quelque chose ? Mais
la première précaution à prendre, quand on fait
sa vie en dehors des usages, c'est de l'organiser
bourgeoisement. Il faut donc tout t'apprendre !
Si la situation est fausse, que les comptes au
moins soient exacts... Cela n'aggrave rien. Et
Mme Toubien, la femme la plus riche de Nancy,
aujourd'hui déléguée cantonale, et reçue dans
la bonne société, n'était pas plus mariée que
toi ! Ton père la salue et le Préfet la reçoit au
jour de l'an !... Tout s'arrange quand tout va
bien à la condition de prévoir... Il est mortel !
MARINIER, *posément.* — Qui ?
Mme MARINIER, *avec évidence.* — On ne sait
même pas qui, mais il importe moins si l'on a
pris des sécurités. Sans doute ne t'aurions-nous
pas conseillé d'agir comme tu l'as fait. Mais tu
l'as fait ! Nous n'y sommes pour rien. Nous en
souffrons et tu en souffres. Mais c'est là un
autre problème et à chacun sa solution... Et je
ne suis pas la première à le dire : avec l'argent,
on repêche plus facilement l'honneur... C'est
scandaleux ? D'accord. C'est indécent ? D'accord
encore !... Mais quoi !... *(A son mari :)* La
préféreriez-vous bouquetière ?
MARINIER. — Oh moi !
Mme MARINIER. — Mes torts à part, n'ai-je pas
raison ?
MARINIER. — Oh moi !
Mme MARINIER. — Oh vous ! Naturellement.
Mais moi je fais face, rien de plus ! Je suis
courageuse et logique. Je lui avais déniché à
Nancy un fiancé opulent. Françoise n'en a pas
voulu. Aujourd'hui, elle en connaît un autre. Je
pense en mère ! Je cherche à réparer les dé-
gâts. Pas vous ?
MARINIER. — Oh moi !
Mme MARINIER. — Nous avons fait la preuve
que Françoise n'est pas tombée avec n'importe
qui, qu'elle fréquente un milieu qui n'est pas
méprisable, des gens connus pour la plupart...
MARINIER. — Espérons qu'ils le sont honora-
blement !
Mme MARINIER, *avec évidence.* — Il y a vingt
ans, moi, la première, je serais morte de cha-
grin. *(Elle rectifie :)* Peut-être ! Mais mon
Dieu, à notre époque, on se connaît avant, on
se marie après. Françoise, hélas, dans ces
temps à la mode, ne sera pas la première. Et
votre frère, dans son étude, a des cas autre-
ment compliqués, ce qui ne l'empêche pas, tout
pratiquant qu'il est, de recevoir à sa table, des
gens qui lui rapportent... Je n'enseigne pas la
morale. Il faut voir les choses comme elles sont.
MARINIER. — Elles seraient souvent mieux
comme elles ne sont pas.
Mme MARINIER. — De toute façon, ce qui est
grave, il faut bien le dire, c'est que Françoise,
dans la situation où elle se trouve, n'ait pas su
en tirer avantage et ménager l'avenir. D'abord,
parce qu'elle le mérite. Tout est là. Et que tout
lui sera pardonné dans la mesure où elle sera
puissante. Qu'elle le soit !
MARINIER. — Ainsi soit-il !
FRANÇOISE, *qui avait assisté impassible au
débat.* — En somme, si je te comprends bien,
si j'étais ici chez moi, cela vous ferait plaisir ?
Mme MARINIER, *de bonne foi.* — Cela nous
rassurerait. *(A son mari :)* N'est-ce pas ?
MARINIER. — Oh moi !
Mme MARINIER. — Cela me consolerait. J'ai
la hardiesse de l'avouer.
FRANÇOISE, *posément.* — Alors soyez sans in-
quiétude.
Mme MARINIER. — Pourquoi nous as-tu fait
peur ?
FRANÇOISE. — Je craignais que ce décor ne
vous gêne et que mes richesses à vos yeux,
soient une sorte d'offense...
Mme MARINIER. — Ta situation, oui, mais pas
la richesse. La richesse n'a jamais offensé per-
sonne. Et tout à fait entre nous... *(A son mari :)*
Vous m'avouerez qu'entre cette résidence de

Neuilly et notre coin de la Meurthe-et-Moselle, le choix est très facile à faire. Tout de même ! J'ai ma tête !

MARINIER. — La question se pose.

Mme MARINIER. — Tu peux beaucoup pour nous. C'est mieux que rien même eu égard aux circonstances.

FRANÇOISE. — Alors, je serai heureuse de vous aider.

MARINIER. — C'est-à-dire ?

Mme MARINIER, *qui répond pour sa fille.* — Mais en faisant comme tout le monde, la belle affaire ! Comme Patard qui a sauté deux échelons d'un seul coup, comme Moulinier, promu, par la grâce du piston, de Montélimar à Bordeaux, comme tous ceux qui ont flairé le vent, comme l'autre, là, qui a eu la chance de requérir dans un grand procès politique, qui, si vous aviez eu sa place vous aurait honoré...

MARINIER, *doucement.* — Ou déshonoré.

Mme MARINIER. — Servi dans tous les cas. On ne peut pas tout avoir. *(Un temps.)* On fait un saut chez le coiffeur ? *(Le téléphone appelle. Mme Marinier a décroché. A l'appareil :)* « De la part ?... Ne quittez pas, cher ami. Je vous la passe. » *(Elle tend l'appareil à sa fille :)* C'est le petit du Cabinet. Sois adroite, surtout.

FRANÇOISE, *à l'appareil.* — « Allo... C'est moi. Bonjour... J'entends. Merci... Et cette nomination serait pour quand ?... Une dizaine de jours ? »

Mme MARINIER, *satisfaite.* — Le temps de déménager, c'est parfait.

FRANÇOISE, *au téléphone.* — « Une seconde, je vais le lui demander. » *(A son père :)* Président à Versailles, ça irait ?

Mme MARINIER. — Surtout pas Versailles. C'est vieux jeu. J'ai horreur de Versailles, le château mis à part. Paris, Paris.

FRANÇOISE, *à l'appareil.* — « Allo ? Oui ?... La direction du Personnel ?... »

Mme MARINIER. — C'est encore mieux. Tu te feras avancer.

FRANÇOISE, *à son père.* — Que dois-je répondre ?

MARINIER. — Une heure de réflexion, ce serait beaucoup ?

Mme MARINIER. — Une heure !... Quel lambin vous faites !

FRANÇOISE. — « Allo ?... Si vous pouvez passer ?... Mais oui, vous me ferez plaisir, vous le savez bien... Pourquoi merci ? Allo ?... Je ne dis pas non. Nous verrons. A tout de suite. » *(Elle a raccroché.)* Il veut à tout prix m'entraîner au cabaret ce soir.

Mme MARINIER. — S'il doit nous être utile ? Il est tout à fait charmant, ce petit ! *(A sa fille :)* Tu viens, ma cocotte ?... La voiture est avancée ?

FRANÇOISE. — C'est tout à côté.

Mme MARINIER. — Quand même. Cela changera un peu. *(A son mari à qui Françoise a versé un porto et offert un cigare.)* Plains-toi, pacha !

Elle est sortie. Françoise s'est penchée sur lui.

FRANÇOISE. — Pas de bile surtout. Et ne compliquons pas. Pense donc un peu à toi ! Il y a du vrai dans ce qu'elle dit. Et rien qui porte atteinte à ton honneur, je le jure. Tu verras !... Confiance, papa. Ça va ?

MARINIER, *verre en main.* — J'essaie de m'accommoder, mauvais coton !...

FRANÇOISE. — Mais non. Je t'expliquerai.

MARINIER. — Mais si. Je sais.

FRANÇOISE. — Pas tout.

MARINIER. — Tu te marieras ?

FRANÇOISE. — Pourquoi pas ?...

MARINIER. — Tu... ?... Allez va !...

FRANÇOISE. — Confiance, papa.

On le devine presque enclin à une douce philosophie. Il semble murmurer « Après tout ! » Et remplit son verre de porto. Tandis que l'on entend le démarrage discret et puissant de la Cadillac qui s'éloigne.

MARINIER, *à lui-même.* — Mauvais signe que tout cela ! *(Et tandis qu'il prend un livre à portée de sa main et s'apprête à le parcourir, Renaudin, le Garde des Sceaux, est entré. Marinier a jeté sur lui un coup d'œil discret, Renaudin, avec un geste qui veut dire « Je vous en prie. Ne bougez pas »... s'est installé dans un fauteuil voisin. Ils échangent un bonjour à peine perceptible. Un temps. Marinier après une série d'hésitations :)* Vous attendez quelqu'un, monsieur ? Vous aviez rendez-vous sans doute ?

RENAUDIN, *discrètement.* — Ne bougez surtout pas, monsieur, je vous en prie.

Un temps.

MARINIER. — Vous avez les journaux à portée de la main...

RENAUDIN. — Vous êtes trop aimable.

Un temps.

MARINIER. — Vous aviez rendez-vous ?

RENAUDIN. — Je passais. J'attendrai.

MARINIER. — Je pense que l'on sera de retour dans un moment.

RENAUDIN. — C'est cela.

Un temps.

MARINIER. — Peut-être pourrai-je faire une commission ?

RENAUDIN. — C'est personnel. Merci, monsieur.

MARINIER. — Excusez-moi. C'était pour vous éviter d'attendre... Ma fille est allée faire quelques courses avec sa mère... Fumez-vous le cigare, monsieur ?

Il tend la boîte de havanes au ministre.

RENAUDIN. — Après les repas seulement.

MARINIER. — Ils sont très doux.

RENAUDIN. — Je sais. *(Il se reprend vivement.)* Je vois. *(Un temps. Les deux partenaires s'observent.)* Et vous vous plaisez dans Neuilly, monsieur ?

MARINIER. — C'est charmant. Surtout quand on n'est pas habitué à Paris et que ses bruits vous étourdissent. Ici, c'est la campagne. (

léger temps.) Puis-je vous offrir un peu de porto, monsieur ? Il est d'origine.

RENAUDIN. — Vous êtes très aimable. *(Un léger temps.)* Ainsi vous habitez la province ?

MARINIER. — Nancy, monsieur.

RENAUDIN. — D'où vous êtes originaire ?

MARINIER. — Non pas. Mais la modeste carrière dont j'ai fait choix a eu au moins cet avantage de me faire voir du pays. De Domfront où j'ai débuté comme jeune substitut il y a trente deux ans jusqu'à Nancy où je suis conseiller à la cour depuis plus de dix ans...

RENAUDIN. — Ah ! vous êtes magistrat !

MARINIER. — Mais oui, monsieur. Un magistrat glorieusement ignoré jusqu'à ce jour par mes chefs qui ont, je veux bien le croire, d'autres chiens à fouetter mais qui pourraient tout de même — tout à fait entre nous — ne pas réserver leur faveur aux seules créatures qui tourniquent autour d'eux... *(Un temps.)* Ça a toujours été, ce sera toujours !... *(Un temps.)* Je ne sais pas pourquoi je vous dis ça. *(Un temps.)* A votre santé, monsieur.

RENAUDIN. — A la vôtre. *(Un temps.)* La politique, c'est bien compliqué, n'est-ce pas ?

MARINIER. — Mieux vaut n'en pas parler.

RENAUDIN. — Peut-être, en effet !

MARINIER. — On dit « les rois » !... le reste, c'est bien pareil. Toujours le piston...

RENAUDIN. — Le mérite, tout de même ?

MARINIER. — Le mérite ? Vous pensez si ça les préoccupe ! Et entre nous, comment voulez-vous qu'il en soit autrement ?... Les hommes ne changent pas.

RENAUDIN. — Evidemment !

MARINIER. — Je me rappelle un camarade de chambrée, à peu près illettré, qui me disait un jour : « L'amour, l'amitié, les affaires, la politique, tu sais ce que c'est ? C'en est qui veulent la place des autres. » Pas si bête.

RENAUDIN. — Je vous trouve bien amer, monsieur. Auriez-vous été victime d'une injustice ?

MARINIER. — Pas exactement, mais, puisqu'aussi bien nous sommes en confiance, laissez-moi vous dire que dans la Justice elle-même, c'est incroyable ce qu'il y a de passe-droits.

RENAUDIN. — Pas possible ?

MARINIER. — Mieux vaut ne pas insister.

RENAUDIN. — Nous causons !

MARINIER. — Si vous connaissiez la musique, vous auriez des surprises.

RENAUDIN. — A ce point-là ?

MARINIER. — C'est une question que je connais bien et c'est pourquoi j'en parle avec philosophie. J'ai vu de jeunes collègues, monsieur, de dix ans mes cadets qu'une simple parenté ou la recommandation d'un poids lourd ont fait avancer au galop d'un cheval, hier encore Machin d'Aurillac à Toulouse... Tout ça se passe dans des déjeuners de foie gras.

RENAUDIN. — Par exemple !

MARINIER. — Je ne vous apprends certainement rien car vous avez sensiblement mon âge, mais dans la vie, voyez-vous, monsieur, on est au soleil ou dans l'ombre.

RENAUDIN. — Et qu'appelez-vous le soleil ?

MARINIER. — Les antichambres des ministres où de petits jeunes gens font la pluie et le beau temps.

RENAUDIN. — Vous le pensez vraiment ?

MARINIER. — C'est sans espoir et la faveur, c'est sous tous les régimes... Je ne vous ennuie pas au moins ?

RENAUDIN. — Du tout. Je m'instruis au contraire. Et, pourquoi ne pas le dire, vous m'amusez beaucoup.

MARINIER. — C'est d'ailleurs facile à comprendre. Même si le ministre, lui, est un brave homme — j'en ai connu — pas beaucoup, mais il y en a. Mais même les très bien, disons les meilleurs, ils sont dépassés, ces gens-là. D'abord, ils ne connaissent pas les questions. Ils n'entendent que ce qu'on leur raconte... ou ils n'écoutent même pas. Il y a longtemps que les femmes, elles, ont compris. Nous compliquons, nous autres ! *(A l'oreille :)* Tout ça est une foire d'empoigne. Il faut hurler avec les loups.

RENAUDIN. — C'est peut-être un tort. Je suis moins pessimiste que vous.

MARINIER. — Que voulez-vous y faire ? Si faute d'entrer dans la danse, on moisit toute une vie dans son coin ?... Alors ?

RENAUDIN. — Je connais pour mon compte beaucoup de gens dont le mérite n'a pas échappé à ceux qui en étaient comptables.

MARINIER. — Il y en a quelques-uns bien sûr. Moi aussi, j'en connais.

RENAUDIN. — Alors, convenez avec moi que la plupart des hauts postes d'Etat sont occupés par des gens d'origine modeste et dont seuls le travail, l'intelligence, la qualité ont assuré l'avenir. Je pourrais moi vous citer des noms.

MARINIER. — Je sais, je sais, mais sans doute êtes-vous indulgent parce que vous n'êtes pas de la partie... Et pour vous donner un exemple, monsieur, croiriez-vous — ceci tout à fait entre nous — que grâce à une rencontre que j'ai faite d'un jeune attaché de cabinet à la Chancellerie, place Vendôme — trente ans pas plus — je vais sans doute obtenir un poste important dans les services ou un avancement sur Paris, auquel j'ai droit, c'est entendu, mais qu'on m'a toujours refusé. *(Un léger temps.)* Je vois le ministre lundi.

RENAUDIN. — Et vous savez déjà ce qu'il décidera ?

MARINIER. — Mon dossier était dessous. Il est dessus. C'est tout. J'ai fini par comprendre...

RENAUDIN, *doucement.* — Un mot seulement... Vous permettez ?

MARINIER. — Je vous en prie, monsieur.

RENAUDIN. — Je peux parler librement, sans souci de vous plaire et encore moins de vous flatter ?

MARINIER. — Je vous en serai même reconnaissant.

RENAUDIN. — Et la République, cher monsieur ?

MARINIER. — Elle n'a malheureusement rien à voir dans l'affaire.

RENAUDIN. — Pardon. Vous l'avez tout de même mise en cause !

MARINIER. — Pas son principe. Il est idéal... Ceux qui la servent... Et pas tous d'ailleurs.

RENAUDIN. — Mais vous la jugez sévèrement. Et pourtant, cette République que tout compte fait vous n'aimez pas...

MARINIER, *dans une explosion d'évidence.* — Moi ? J'ai été inscrit dans ma jeunesse au parti socialiste ! Je suis radical après avoir quitté le R. P. F. pour être indépendant ! J'ai fait le tour de la question, je pense...

RENAUDIN, *posément, presque gentiment.* — La République offre tout de même un certain nombre d'avantages. D'abord, on peut la critiquer librement. Il est rare qu'elle s'en fâche. En d'autres circonstances et sous d'autres régimes, il arrive qu'on s'en morde les doigts... *(Il a levé son verre.)* A votre santé, monsieur. Je m'excuse mais je dois partir.

MARINIER. — Je bénis le hasard. J'ai été très heureux de vous rencontrer, monsieur.

RENAUDIN. — Et moi bien davantage ! Vous n'avez pas la moindre idée. *(Et après avoir fait quelques pas, il s'est retourné. Aimablement :)* Quant à ces ministres, dont vous avez parlé légèrement, ils n'ont, à mes yeux, qu'un défaut. Ils veulent faire plaisir à trop de monde... *(Souriant :)* Parce qu'ils sont la gentillesse même. Et l'indulgence aussi. Nous en reparlerons...

MARINIER, *perplexe.* — Quand ?

RENAUDIN, *à Adèle qui est entrée.* — J'ai été rappelé d'urgence à Paris. Si Mademoiselle rentre ce soir, vous lui direz de m'appeler place Vendôme où je travaillerai tard dans la nuit.

ADÈLE. — Bien, monsieur le ministre.

Marinier est figé sur place.

RENAUDIN. — Pour ce rendez-vous, voulez-vous que nous fixions lundi, trois heures, monsieur le Conseiller ? *(Marinier ne peut pas articuler une réponse.)* Je promets d'ici là d'avoir étudié votre dossier. C'est quel nom ?

MARINIER, *sans souffle et presque bégayant.* — Marinier.

RENAUDIN. — Marinier, conseiller à Nancy ?

MARINIER, *mort de confusion.* — Oui, monsieur le ministre.

RENAUDIN. — Votre fille est charmante. Et sans doute lui devrez-vous beaucoup. *(Il lui a tendu la main.)* Sans rancune, cher ami !

MARINIER. — Vous ne m'en voulez pas ?

RENAUDIN. — Rassurez-vous. La République a pardonné à d'autres... C'est même un luxe auquel elle tient beaucoup. *(Marinier, éploré, joint les mains dans un geste de contrition. On entend un bruit de voiture. Renaudin, qui tend la main :)* A lundi, monsieur le conseiller. J'espère que d'ici là, vous vous serez ressaisi... Moi, c'est fait. A bientôt.

Renaudin, courtoisement, a pris congé, Marinier, effondré, le regarde s'éloigner...

MARINIER, *à Adèle qui enlève le plateau.* — Vous auriez quand même pu me prévenir, vous !

ADÈLE. — De quoi donc ?

MARINIER. — Le nom du visiteur ! On dit le nom d'un visiteur. On ne laisse pas entrer comme ça.

ADÈLE, *de bonne foi.* — Il est chez lui ! *(En s'en allant, à mi-voix :)* Ce serait drôle !

Et Françoise est entrée.

FRANÇOISE. — Alors ?

MARINIER, *crucifié.* — Je ne sais pas comment Dieu me jugera, mais s'il est pitoyable, il me pardonnera.

FRANÇOISE. — Qu'est-ce que tu as encore fait ?

MARINIER. — Mon ministre sort d'ici.

FRANÇOISE. — Je sais. Je viens de lui parler.

MARINIER. — Mais moi, je ne savais pas. Ils changent tout le temps. Comment les reconnaître ?

FRANÇOISE. — Il était d'ailleurs d'excellente humeur. Nous avons blagué au passage. C'est un ange.

MARINIER. — Il ne t'a rien dit de moi ?

FRANÇOISE. — Il m'a dit : « Ce papa est charmant, mais pour un conseiller à la cour, il est bien imprudent ». Qu'est-ce que tu es encore allé lui raconter ?

MARINIER, *les yeux au ciel.* — Des choses ! Si tu savais !

FRANÇOISE. — Des confidences que tu aurais dû taire ?

MARINIER. — Exactement celles qu'il ne fallait pas dire.

FRANÇOISE. — Quelle idée !

MARINIER. — Dans tous les cas, mon compte est bon.

FRANÇOISE. — Penses-tu !... J'arrangerai cela.

MARINIER. — Impossible, après ce que je lui ai raconté.

FRANÇOISE. — Quoique tu aies raconté, j'en fais mon affaire.

MARINIER. — Comment ?... Tu en as le pouvoir ?

FRANÇOISE. — Bien sûr ! Rassure-toi !

MARINIER, *étonné.* — Non ?... Toi ?... C'est vrai ?... Tu peux faire cela ?

FRANÇOISE. — Absolument !

MARINIER. — Si je comprends bien, il est ici chez lui ? Et toi aussi ? Donc... Je commence à comprendre... J'y suis !... Et tu ne m'avais rien dit !

FRANÇOISE. — Je l'aurais fait plus tard !

MARINIER, *qui croit comprendre.* — Par exemple !... Quelle nouvelle !... Mais alors, Françoise, tu vas l'appeler, lui expliquer, réparer, m'excuser ?

FRANÇOISE. — C'est promis.

MARINIER. — Mais alors, Françoise, pourquoi ne m'avoir pas dit franchement les choses ? Tu m'évitais un drame... Je ne savais pas...

FRANÇOISE, *amusée.* — Pauvre papa !

MARINIER, *qui contemple sa fille.* — Ainsi, tu es toute-puissante ?

FRANÇOISE. — Tu vois !

MARINIER. — Je suis ici chez le Ministre !

FRANÇOISE. — Enfin, tu as compris !

MARINIER, *qui se rengorge discrètement et ne peut réprimer un soupir de soulagement.* — Tu peux dire que tu m'as fait là une surprise... Si je m'attendais à celle-là !... Eh bien, j'espère que nous voilà dans les secrets d'Etat... *(Il reprend un cigare qu'il allume avec volupté.)* C'est le Ministre ! Je comprends !

FRANÇOISE. — C'est le Ministre !

MARINIER, *fièrement.* — *Mon* Ministre ! Renaudin !... *(Un léger temps.)* C'est le Ministre !... Et tu nous cachais cela ?

FRANÇOISE. — C'est-à-dire ?

MARINIER, *qui n'en revient pas.* — Il est ici chez lui !... Et je suis, moi, chez le Ministre. Si, du diable, je pouvais deviner ... *(Après un temps, apaisé et avec une nuance d'importance :)* Entre nous, j'aimerais voir, s'il était témoin de la chose, la tête de notre premier Président, de ce vantard qui fait état de relations époustouflantes et laisse entendre à qui le croit qu'il sera nommé demain à la Cour de Paris... *(A lui-même, comme s'il se vengeait de ses humiliations :)* Nous aurons notre mot à dire, président Guillaumin !... La roue tourne !

FRANÇOISE. — Heureusement !

MARINIER, *souriant, mais avec un accent vengeur.* — Et Bachat qui se croit appelé un jour prochain aux plus hautes charges parce qu'il connaît vaguement un jeune sous-secrétaire d'Etat... Ils sont tous d'un cocasse !... Et Montaulin qui depuis ton départ de Nancy ne nous invitait plus à ses parties !... Je te parie bien, quand il saura la chose, qu'il nous enverra un carton, ce jésuite, car chacun sait qu'il est au mieux avec notre préfète, autre dinde !

FRANÇOISE. — Tu es terrible !

MARINIER. — Quand je dirai à tous : « Je connais le Ministre. Je le connais personnellement. Je suis reçu chez lui, j'y suis chez moi ! » on me fera bonne mine... Je les connais, ces faux-nez là !

FRANÇOISE. — Il ne faut quand même pas abuser des victoires !

MARINIER. — Et tu sais, Françoise, ce qu'on va lui demander au Ministre... avec ton appui, puisque tu veux bien me l'offrir ?

FRANÇOISE. — Quoi donc ?

MARINIER. — Réflexion faite, voilà le poste que j'aimerais : la direction du personnel. Là, je tiendrai Guillaumin, Bachat, Montaulin, et les autres. Et, après tout, entre nous, quand j'y réfléchis bien, mon tour de chance, je l'aurai mérité... car j'en ai avalé, Françoise !... Qu'est-ce que j'ai avalé depuis plus de trente ans !... *(Et de façon imprévue, avec contentement, à lui-même :)* C'est le Ministre !

C'est alors, que, vêtue d'un tailleur tout simple, sans bijoux, les cheveux au vent, avec, ma foi, sans l'avoir cherché, les apparences d'une figurante, Edith, retour de Bruxelles, est entrée d'un pas rapide.

EDITH. — Bonjour. Je ne dérange pas ?

FRANÇOISE, *qui désigne son père avec un signe de prudence.* — Ce serait un comble. Bonjour, mademoiselle. Vous avez fait bon voyage ?

EDITH. — Excellent.

FRANÇOISE. — Pas trop fatiguée ?

EDITH. — Oh ! pardon. Bonjour, monsieur. Vous allez bien ?

MARINIER, *distant.* — Très bien.

EDITH, *familière.* — Ça va, Paris ? On se distrait ? On sort, on profite ?

MARINIER, *réservé.* — Je m'excuse, mais je suis en conversation avec ma fille. Nous n'avons pas fini...

EDITH, *sur un signe de Françoise.* — Pardonnez-moi. Où ai-je la tête ?

MARINIER. — Vous seriez très aimable d'aller me chercher ma serviette. Elle est sur la commode dans le hall à côté. S'il vous plaît ?

EDITH, *à elle-même, en s'en allant, après avoir fait signe à Françoise qu'elle a compris.* — J'adore ça.

MARINIER. — Ta mère avait raison. Elle est tout de même bien familière, cette fille !...

Adèle est entrée.

ADÈLE. — Mademoiselle est prévenue que M. le Ministre l'attend place Vendôme ?

FRANÇOISE. — Mais oui, mais oui, ne vous occupez pas !...

EDITH, *qui entre d'un pas rapide.* — Voici votre serviette, monsieur le Conseiller.

MARINIER, *assez sèchement.* — Merci. Vous pouvez disposer.

EDITH, *en s'en allant.* — Ça, au moins, c'est du sport !...

Au moment où elle va sortir, elle croise Mme Marinier qui vient d'entrer, coiffée très en l'air, son chapeau à la main.

Mme MARINIER. — Je me suis fait donner un simple coup de peigne. On me fera ma mise en plis lundi. *(A sa fille :)* On peut rester ici deux jours de plus ?

EDITH, *machinalement.* — Avec joie !

Mme MARINIER, *vexée.* — Vous permettez ? C'est à ma fille que je m'adresse. *(Elle tend à Edith son chapeau et son manteau :)* Pensez plutôt à me débarrasser.

EDITH, *qui s'exécute.* — Madame et Monsieur dînent ici, naturellement ?

Mme MARINIER. — Bien sûr, on dîne ! Nous allons aux Ballets !...

EDITH, *au garde à vous.* — Une quiche lorraine ferait plaisir à Madame ? Avec poulet froid et salade ? Ça ira ?

Mme MARINIER. — Ça ira, ça ira ! Allez vous même !

EDITH. — De l'ananas ? Madame aime ?

Mme MARINIER. — Madame aime. Mais ce qui lui plairait bien davantage encore serait que nous ne perdions pas notre temps à énoncer le détail du menu. *(Sèchement :)* S'il vous plaît n'est-ce pas ?

EDITH. — Bien, madame... *(En s'en allant :)* Ça s'arrange très bien !

Et elle s'éloigne.

Mme MARINIER, *qui la regarde s'éloigner.* — Et dire qu'elles sont toutes les mêmes, depuis

qu'on leur paie des congés ! J'aurais dû vivre sous l'Empire.

MARINIER. — Ne regrettez rien. Vous ne seriez plus de ce monde.

Mme MARINIER. — Vous pourriez ajouter que ce serait tout de même dommage !

MARINIER. — Je le sous-entends, naturellement...

Mme MARINIER. — On sait votre penchant pour les soubrettes. Ne m'obligez pas à certains retours en arrière. Alençon et Béziers m'ont suffisamment éclairée !...

MARINIER. — Là, vous exagérez.

Mme MARINIER. — Ne m'obligez donc pas à égrener les noms de toutes les préfectures de France !

MARINIER. — Vous risqueriez d'en oublier.

Mme MARINIER. — Je vous préviens seulement qu'ici il faudra quitter vos manières et ne pas chasser à l'office, même si la tentation est grande et vos dispositions, certaines.

FRANÇOISE, *apaisante.* — Allons, allons !

Mme MARINIER. — Et toi, tu me feras le plaisir de la mettre à la porte, si elle ne se tient pas à sa place. Il faut de l'ordre dans une maison.

Edith qui s'est amusée à se vêtir d'un tablier blanc et d'un petit bonnet anglais a ouvert les battants de la porte qui communique avec la salle à manger.

EDITH, *d'une voix claire.* — Madame est servie...

Mme MARINIER. — Inutile de le claironner. Vous n'êtes pas un héraut d'armes. On y va ! *(Elle écarte doucement son mari.)* Après moi, mon ami, merci.

M. et Mme Marinier sont entrés dans la salle à manger où l'on devine, à leurs gestes, que le débat va se poursuivre et s'aggraver peut-être.

EDITH. — Votre père est très bien, Françoise. Mais entre nous, elle m'a l'air bien em... madame votre mère !

FRANÇOISE. — Je m'excuse, mademoiselle, mais c'est vous qui l'aurez voulu...

EDITH. — Je vous aime comme un sœur et je vous ai cédé ma place ! Il me faut bien supporter la famille !...

On entend la voix de Mme Marinier qui appelle : « Eh bien, Françoise ? » Françoise, par habitude, veut laisser le passage à Edith.

FRANÇOISE, *en s'inclinant.* — Après vous, mademoiselle.

EDITH, *même jeu, avec enjouement.* — A vos ordres, mademoiselle. Avec quel plaisir !.. *(Elle s'incline à son tour.)* Je vous en prie...

RIDEAU

ACTE III

Deux jours plus tard, exactement le samedi dans la matinée, c'est-à-dire à quelques heures du rendez-vous fixé par le Ministre à M. Marinier.

Mme Marinier est en scène, vêtue d'un peignoir d'intérieur appartenant à sa fille, en grande discussion avec Françoise.

Mme MARINIER. — Je regrette, Françoise. Mais il te faut choisir. Ou c'est elle ou c'est moi. Je n'admettrai pas qu'une femme de chambre, quoi qu'elle se croie, se lave dans ma baignoire et me réponde, lorsque j'entre dans la salle de bains sans frapper : « Une minute, je suis nue », ce qu'elle était en vérité, puisqu'elle n'a même pas hésité à se présenter telle. A moins que tu n'en juges autrement, auquel cas je comprendrai ce qui me reste à faire...

FRANÇOISE. — Un peu de patience !

Mme MARINIER. — Quand elle a eu le toupet de me dire, en me tendant ironiquement un flacon : « Voici les sels de bain, vous m'en direz des nouvelles » j'ai trouvé toute de même l'apostrophe un peu raide. « Avec votre permission, lui ai-je répondu, à Nancy on parfume aussi les baignoires »... *(Elle hausse les épaules.)* Comme s'il n'y avait qu'à Paris ! *(Un temps.)* Il est clair que la révolution est en marche. *(A Marinier qui vient d'entrer, ses journaux à la main :)* N'êtes-vous pas de mon avis pour une fois ?

MARINIER. — N'allons pas compliquer la vie à Françoise, puisque je vois le Ministre tantôt et que de toute façon nous repartons lundi...

Mme MARINIER. — Quand je pense que vous briguez le poste de chef du personnel à la Justice, alors que vous n'avez même pas le pouvoir de vous faire apporter les journaux au lit par une femme de chambre à qui vous l'avez demandé trois fois ce matin sans résultat, malgré les yeux que vous lui faites !

MARINIER. — Elle a des coins charmants.

Mme MARINIER. — Comme vous appelez les choses ! Les auriez-vous visités, ces coins-là ? Ou simplement le désir d'explorer ?

MARINIER. — Ne vous énervez pas. Laissons-nous vivre !

Mme MARINIER. — Il est clair que nous assistons à une crise d'autorité.

MARINIER. — Nous en verrons bien d'autres.

Mme MARINIER. — Dirigés comme nous le sommes, sûrement. Tout craque du haut en bas

n'y a plus de milieu. A cette cadence, nous ns loin !

MARINIER. — Nous serons entraînés ! Ça nous raîtra moins.

Mme MARINIER. — Autrement dit, abdiquons remettons les clefs.

MARINIER. — Un peu plus tôt, un peu plus rd...

Mme MARINIER. — Ce n'est heureusement pas nsi que raisonnait Napoléon.

MARINIER. — Pour ce que ça lui a réussi à Bérésina !

Mme MARINIER. — N'allez donc pas chercher excuses dans l'histoire. A cinquante trois ans ue vous venez d'avoir...

MARINIER. — Lui était mort !

Mme MARINIER. — Mais avant, il avait bâti un mpire !

MARINIER. — Qu'il a perdu !

Mme MARINIER. — Et ça se dit Français... Elle lt belle, l'Europe !...

Edith est entrée, en peignoir de bains, coiffée à la diable. Les Marinier la regardent avec étonnement.

EDITH, *simplement.* — La salle de bains est bre, Madame peut en disposer.

Mme MARINIER, *interloquée.* — Ecoutez-moi ien, ma fille. J'ai le plus grand respect pour uiconque travaille, mais si vous devez ici don- er des ordres à ceux qui vous paient pour que ous acceptiez d'en recevoir, ayez au moins le ourage d'aller jusqu'au bout de vos audaces et riez-moi de déguerpir... Je n'en ferai rien, ous vous en doutez, mais au moins la situation era claire.

FRANÇOISE, *apaisante.* — Eh bien, maman... h bien ! Eh bien ! Du calme...

Mme MARINIER. — Toi, laisse-moi. Je n'ai pas âme d'un sous-fifre.

FRANÇOISE. — Permets. J'ai mon mot à dire.

Mme MARINIER, *qui s'en va, furieuse.* — Moi ussi. Un seul... *(Fièrement, dans la porte, avec n murmure, avant de disparaître :)* Chacun e devine, je pense !

Et Mme Marinier s'est éloignée, la tête haute et le pas rapide.

EDITH. — Elle allait le dire !

MARINIER, *posément.* — Tu permets, Françoise, que j'essaie de mettre un peu de raison dans tous ces éclats ?

FRANÇOISE. — Je t'en prie !

MARINIER. — Tu sais que je n'ai pas l'habitude d'outrepasser mes droits et que je n'en revendique aucun dans cette maison où je suis on invité. *(A Edith :)* Mais tout de même, mademoiselle, entre le geste d'humeur auquel chacun a droit, et même à la rigueur l'indiscipline que l'on peut, dans une certaine mesure, excuser tout de même, il y a une juste attitude, qui s'appelle le bon sens, et que chacun, semble-t-il, a le devoir de respecter...

EDITH, *à Françoise qui, du geste, essaie d'arrêter son père.* — Mais laissez parler votre père. Il est si sympathique.

MARINIER. — Il est certains usages auxquels, bon gré mal gré, chacun doit se plier et dans l'ordre présent, si précaire ou injuste soit-il, tout de même ?... *(Un léger temps.)* Pardonnez mon observation. Vous pouvez disposer. Merci.

EDITH. — J'aime qu'on me parle ainsi.

MARINIER. — C'est fait. Retirez-vous !... *(Et comme Edith n'a pas bougé, Marinier s'est levé.)* Alors c'est moi qui céderai la place. *(A sa fille :)* Nous repartirons pour Nancy ce soir, après mon entrevue avec le Ministre... Si tu veux en connaître le résultat, je serai à partir de cinq heures boulevard de Magenta. *(Avant de sortir :)* Je m'excuse pour le dérangement.

Très digne, il s'est éloigné.

EDITH. — Pardonnez-moi mon impatience, mais je n'allais tout de même pas, chez moi, me laver à la cuisine.

FRANÇOISE. — Bien entendu. Mais quelle idée de m'avoir embarquée — et vous avec — dans une pareille aventure ?

EDITH. — Ah ! ces bourgeois ! Faut les servir pour savoir comment ils vous commandent... Pour un rien, j'ameuterais le personnel et je m'inscrirais au syndicat !

FRANÇOISE. — Mes parents se croient chez moi ! Mettez-vous à leur place.

EDITH. — Je vais faire faire pipi aux chiens... Je donne ma baignoire. D'accord ! Mais je voudrais au moins qu'on soit content !

FRANÇOISE. — Je suis de votre avis. Ça ne peut pas durer.

EDITH. — Ou alors qu'on me mette à la porte. Voilà une jolie scène.

FRANÇOISE. — Je demande au contraire que vous m'y mettiez, vous.

EDITH. — Mais moi, Françoise, je tiens à vous garder...

FRANÇOISE. — Alors, reprenons chacune nos emplois.

EDITH. — Embarquées comme nous le sommes, nous n'allons pas tout déballer !

FRANÇOISE. — Quand le mensonge ne va plus, la vérité est le meilleur secours.

EDITH. — Mais votre père, Françoise, ne vous pardonnera pas votre aveu.

FRANÇOISE. — Tant pis ! Je prends le risque.

EDITH. — Et votre mère ? Vous voyez ça d'ici ?

FRANÇOISE. — Faites-moi plaisir, mademoiselle. *(Elle s'est approchée d'elle.)* Vous voulez bien ?

EDITH. — Permettez dans ce cas que j'explique moi-même à M. Marinier ! Puisque c'est moi qui ai commis la faute !

FRANÇOISE. — J'en ai été complice.

EDITH. — Je tâcherai de trouver les mots. Avec un homme, c'est plus commode !

Marinier est entré, son bagage à la main.

FRANÇOISE. — C'est décidé ? Tu pars ?

MARINIER. — Ta mère me rejoindra.

EDITH. — Si vous partez à cause de moi, monsieur le Conseiller, je vous présente toute mes excuses. *(Marinier n'a pas bronché. Il s'apprête à sortir.)* Et si je vous priais de rester, monsieur le Conseiller ? *(Sur un ton de*

prière :) S'il vous plaît ? *(Marinier, stupéfait, la regarde.)* Si je vous disais gentiment, sans détour : « Vous êtes chez vous ici. Obligez-moi ». Si je vous suppliais de me tirer d'un mauvais pas où je me suis engagée sans malice ? Si je vous disais « Pardonnez-moi »... *(Un temps.)* Vous ne devinez pas ?... *(Marinier n'a toujours pas bronché.)* Décidément, chère Françoise, je vous laisse le soin de dénouer. Je reconnais que ça n'est pas facile. *(Très femme du monde :)* Excusez-moi encore, monsieur le Conseiller. *(En s'en allant :)* Cette fois, ça se complique.

Elle s'éloigne. Un temps.

MARINIER. — Cette fille est folle. Dans un cas semblable, j'ai toujours fait appel à des experts.

FRANÇOISE. — Elle n'est pas folle. Tu vas comprendre. Car une explication est à cette minute nécessaire.

MARINIER. — Je n'en veux surtout pas.

FRANÇOISE. — Il le faut. Maintenant. Assieds-toi. Permets que je te fasse ma dernière confidence. Ecoute-moi bien. Je peux retrouver, pour un dernier moment le climat de confiance qu'à l'âge de jeune fille, tu avais su créer ? Et laisser là la comédie ? Et tout te dire ? Et te rendre ton commandement ? Car tu ne sais pas. Car tu ne sais rien. Car nous ne savons rien les uns des autres..

MARINIER. — Ou nous en savons trop !

FRANÇOISE. — Je peux parler comme les mots me viennent ?

MARINIER. — Alors, fais vite !

FRANÇOISE. — Je ne t'ai pas toujours approuvé, mais toujours respecté, et souvent admiré, tu le sais.

MARINIER. — Ne te crois pas obligée à ce genre de précautions. Va !

FRANÇOISE. — Je ne cherche pas à plaider une cause.

MARINIER. — Passe.

FRANÇOISE. — Tu m'arrêtes !

MARINIER. — C'est toi qui lambines !

FRANÇOISE. — Pourquoi ai-je quitté Nancy ? Le sais-tu ?

MARINIER. — Laissons cela, les positions sont prises.

FRANÇOISE. — Vous me destiniez un fiancé que je n'aimais pas, une vie qui ne me convenait pas !

MARINIER. — Tu en as changé ! Le problème est réglé... Espérons pour toi qu'il l'est bien.

FRANÇOISE. — Bien ou mal, il ne l'est pas dans tous les cas, de la manière que tu crois...

MARINIER. — Les détails n'importent.

FRANÇOISE, *après un temps.* — La vérité, je l'ai dite cent fois, puis démentie car je croyais bien faire et calmer tes scrupules. *(Nettement:)* *Je ne suis pas chez moi ici.*

MARINIER. — On ne l'est jamais tout à fait en effet dans ta situation.

FRANÇOISE. — Mais cette situation, tu l'ignores.

MARINIER. — Dans la mesure où je n'en parle pas. Pourquoi ces commentaires ?

FRANÇOISE. — J'ai choisi de gagner ma vie !

MARINIER. — Comme il t'a plu. Je ne ju pas.

FRANÇOISE. — De la gagner honnêtement, brement. Je n'avais pas de métier, pas d'app personne.

MARINIER. — Tu es jeune et jolie. La pratiq est courante. Ne me fais pas jouer les p Duval.

FRANÇOISE. — Depuis trois mois, ici, c une comédienne qui m'a toujours traitée a délicatesse, je suis secrétaire et je tiens la m son. Je suis payée. Je ne demande rien à p sonne... J'ai eu le tort de me prêter au d'une comédie dont je ne voulais pas au dépa Mais aujourd'hui, je rends mon rôle... Regar moi... Est-ce mieux, est-ce plus mal ?... préfères-tu indépendante et nette ou, contraire... ? Est-ce un échec de n'être pas chez moi ?

MARINIER, *très étonné.* — Comment ? Qu'e ce que tu viens me raconter là ?... Mais alors Depuis trois jours, tu as permis que nous n installions ici ?... Que ta mère y règne en m tresse et fasse des éclats à propos de tout et rien ? *(Un temps.)* Et tu n'es pas ici c toi ?... Et tu me le dis maintenant ?... Mai qui ces cigares, ce porto, ces cadeaux ? Ce n' pas toi qui nous les offres ?

FRANÇOISE. — J'étais autorisée, simplem pour que vous soyez heureux pendant votre jour et pour que vous n'ayiez pas à souffrir mon emploi.

MARINIER. — Plaît-il ?... Ça se fait ces chos là ? C'est moderne ?

FRANÇOISE. — C'est elle qui l'a voulu.

MARINIER. — Mais qui ? Elle ?...

Edith est entrée, habillée.

EDITH, *simplement et rieuse.* — Moi ! V m'excusez, monsieur le conseiller ?

Elle va au téléphone et fait un num Françoise désigne Edith.

MARINIER, *abasoudi.* — C'est ?

FRANÇOISE. — C'est.

MARINIER. — Non ?

FRANÇOISE. — Si.

MARINIER. — Et c'est Madame que ta m voulait mettre à la porte ?... De chez elle, s comprends bien ? Nous, qui nous croyions c toi ? Alors que toi ?...

Françoise répond « oui » d'un signe.

EDITH, *l'appareil à la main.* — Ça ne risq rien ! J'ai très bon caractère !... C'est amus n'est-ce pas ?

Mme Marinier est entrée.

Mme MARINIER, *sur un ton de maîtresse* Quand vous aurez fini de faire usage du t phone, mademoiselle, vous serez fort aim de nettoyer un peu la salle de bains où tout en désordre. *(Edith qui attend la réponse téléphone, ne réagit pas et se contente de garder Mme Marinier.)* Est-ce trop vous dem der ? *(Sèchement :)* Merci.

Et Mme Marinier s'éloigne.

MARINIER, *à Françoise.* — Et tu ris ?

EDITH. — Moi aussi. *(Espiègle :)* Pas vous, monsieur le Conseiller ? *(A l'appareil :)* « Vous, la poste, passez-moi donc les réclamations. »

Et Mme Marinier réapparaît.

Mme MARINIER, *à Edith.* — Ne vous pressez surtout pas, je vous en prie !... Vous êtes ici chez vous ! *(A elle-même :)* C'est incroyable.

MARINIER. — Mais *vrai.* Et encore vous ne croyez pas si bien dire !

Mme MARINIER, *vivement.* — Si vous acceptez qu'une étrangère vous marche sur les pieds mon ami, j'ai le regret d'ajouter que je les ai, moi, sensibles. *(En s'en allant :)* De ma vie, je n'ai jamais vu ça !

MARINIER. — Et encore, vous n'avez pas tout vu !

Mme MARINIER, *avant de disparaître.* — Nous en reparlerons à Nancy... C'est insensé !

MARINIER, *à lui-même.* — Ah oui, ça l'est !

EDITH, *à l'appareil.* — « Je voudrais avoir Opéra 47-80 qui n'est jamais libre. »

MARINIER, *qui s'est levé.* — Tu diras à ta mère de me retrouver au tabac auprès du métro.

FRANÇOISE. — Une seconde, tu veux bien ?

EDITH, *à l'appareil.* — « Opéra 47-80 ? Le Ministre, s'il vous plaît ? »

MARINIER, *interloqué.* — Le Ministre ?... C'est Madame !... Je comprends ! J'y suis !

EDITH. — Tout simplement. N'allez surtout pas vous frapper. *(Même jeu de Françoise. Marinier, comme un automate, s'est assis. Edith, à l'appareil :)* « Allo ?... Bonjour, chéri. Tu attends à l'Assemblée le résultat du scrutin ? Ça s'annonce mal ? Tu me rappelles aussitôt ? Entendu, mon amour ! »

Et Edith a raccroché.

MARINIER. — Il me reste à m'excuser, je suppose, du sans-gêne dont j'ai fait preuve ici malgré moi.

EDITH. — Voulez-vous bien vous taire !

MARINIER. — Mon embarras ne permet pas de commentaires.

EDITH. — Vous ne pensez pas que le mien est au moins aussi grand ?

MARINIER, *à Françoise.* — Tu aurais tout de même pu m'épargner le ridicule de cette situation.

EDITH. — Dont je suis, moi, seule, responsable. Pardonnez-moi ! La vie est belle !

Mme Marinier est entrée.

Mme MARINIER. — Je m'excuse de troubler la conversation. Mais les robinets coulent à côté. Je n'arrive pas à les visser.

EDITH. — J'y vais. *(En passant, elle s'incline devant Mme Marinier.)* Excusez-moi, madame... *(A Marinier, avant de sortir :)* Ne partez surtout pas, monsieur le conseiller... s'il vous plaît. *(En s'en allant :)* Allons aux robinets !

Et Edith s'est éloignée. Marinier a fait signe à Françoise de s'écarter pendant quelques instants.

MARINIER, *à sa femme.* — Vous êtes prête, oui ?

Mme MARINIER. — Cette fille partira d'abord.

MARINIER. — N'y comptez pas.

Mme MARINIER. — Ah si ! Nous après. Elle d'abord. A cela, je tiens.

MARINIER. — Ne vous agitez pas... Asseyez-vous. Et écoutez-moi bien... Je vais vous épater.

Mme MARINIER. — Ce serait la première fois.

MARINIER. — Vous avez toujours prétendu que rien ne vous échappait.

Mme MARINIER. — Rien ne m'échappe.

MARINIER. — Ça n'est pas tout à fait exact. J'ai pour vous des nouvelles... Votre fille n'est pas plus chez elle ici que vous n'êtes chez vous. A cette minute, vous êtes la seule à l'ignorer. Ça va ?

Mme MARINIER. — Très mal. Je n'entends rien à ce que vous dites.

MARINIER. — Vous comprendrez petit à petit. Lorsque vous saurez que, pour nous faire plaisir, paraît-il, sa patronne, dont vous exigez le départ avec un à propos inégalé dans les annales de la gaffe, avait mis sa villa à notre disposition et laissé l'entière liberté à Françoise de disposer de tout ici à sa guise. Ce qu'elle a fait.

Mme MARINIER, *éberluée.* — Qu'est-ce que vous dites ? Serais-je folle ?

MARINIER. — Pas plus que d'habitude. Pas moins non plus. Pour tout dire, égale à vous-même. Et pour en finir avec cette litanie nécessaire, le Ministre, lui, est chez lui puisqu'il est l'ami de la maîtresse de votre fille qui est, elle, la secrétaire de sa secrétaire. C'est clair dans votre esprit ?

Mme MARINIER, *stupéfaite.* — Pardon ?

MARINIER. — Françoise est ici employée.

Mme MARINIER. — Employée ? Comme à la mairie.

MARINIER. — Elle travaille.

Mme MARINIER. — Ma fille travaille ? Elle est employée ? A gages ? Nous avons bonne mine, vraiment !

MARINIER. — Pas très bonne, j'en conviens. Vous surtout.

Mme MARINIER. — Mais alors, si je comprends bien, Françoise n'est pas l'amie du Ministre ?

MARINIER. — Il n'y a quand même pas là de quoi s'indigner ?

Mme MARINIER. — Elle est la secrétaire... De l'autre ?

MARINIER. — Appelez-vous cela un crime ?

Mme MARINIER. — Mais alors elle n'a pas d'argent !

MARINIER. — Elle a celui qu'elle gagne.

Mme MARINIER, *qui désigne le décor d'un geste large.* — Tout ça ?

MARINIER. — Adieu, vache...

Mme MARINIER. — Et vous dites « amen » ?

MARINIER. — Je ne dis pas « amen ». Je vous relate un fait.

Mme MARINIER. — Sans la moindre émotion ?

MARINIER. — Je m'habitue, figurez-vous !

Mme MARINIER. — Et nous qui l'espérions tirée d'affaire, riche et puissante, nous en sommes là ? Joli pétrin !

MARINIER. — Qu'espériez-vous donc personnellement ?

Mme MARINIER. — Mais rien... Si... Tout... Enfin autre chose.. D'abord, je ne trouvais pas mal qu'elle fût casée dans le confort !

MARINIER. — Voilà au moins une réponse ingénue !

Mme MARINIER. — Il n'y a pas trente six façons de réussir, ne soyez pas drôle une fois de plus !

MARINIER. — Celle que vous regrettez n'était peut-être plus la plus louable.

Mme MARINIER. — N'allez pas m'apprendre les usages ! Je les connais !

MARINIER. — Montrez-le !

Mme MARINIER. — J'en ai plus que vous, mon ami.

MARINIER. — Mais pas les mêmes.

Mme MARINIER. — Autrement dit, vous êtes satisfait ?

MARINIER. — Que Françoise soit une honnête fille ? Mon Dieu, je n'en rougis pas.

Mme MARINIER. — Vous en êtes là ? A vous réjouir de ça ?

MARINIER, *à lui-même.* — La bourgeoisie, décidément, méritera son destin.

Mme MARINIER. — Laissez-moi rire à gorge déployée... C'est trop beau !

MARINIER. — N'y manquez pas ! Le cadeau est si rare.

Mme MARINIER. — En attendant, on reprend le métro ?

MARINIER. — C'est un moyen de transport honorable.

Mme MARINIER. — Et l'on s'en va, tête basse ?

MARINIER. — C'est l'affaire d'un moment, pas très bon, j'en conviens...

Mme MARINIER. — Autrement dit vous appelez cela une heureuse nouvelle ? De quoi faire battre le tambour en ville !... *(Dans un soupir qui n'en finit pas :)* Seules, les mères savent !

MARINIER, *de façon inattendue, plutôt insinuante.* — Si je vous comprends bien, vous voilà déçue et vexée parce que votre fille n'a pas d'amant ?

Mme MARINIER, *piquée au vif.* — Plaît-il ?

MARINIER. — Parce que rien n'est à elle de ce que vous pensiez être déjà un peu à vous ?

Mme MARINIER. — Je suis mère, avant tout !

MARINIER. — C'est pourquoi vous soupirez : « Seules les mères savent ! »... Elles savent quoi ?

Mme MARINIER. — Elles savent que le bonheur n'est pas fait de vent ni de complaintes, mais de réalités solides.

MARINIER. — Sonnantes et trébuchantes ?

Mme MARINIER. — Je ne suis pas une femme d'argent. J'aime la vie large et rien de plus...

MARINIER. — A tout prix ?

Mme MARINIER. — Tout se paie, mon ami... Et j'ai des scrupules, moi aussi.

MARINIER. — Mais vous vous en arrangez tout de même ?

Mme MARINIER. — On a parfois plus de mérite à les taire qu'à les afficher.

MARINIER. — Le tout est de profiter ?

Mme MARINIER. — Vous voilà devenu bien hardi, ma parole !

MARINIER. — Je suis à bonne école.

Mme MARINIER. — J'ambitionnais pour m fille un destin plus brillant que le mien...

MARINIER. — Mais qui améliorerait le vôtre C'est cela que vous espériez ? Avouez donc qu vous tombez de haut !

Mme MARINIER. — Avec tous les affronts qu par votre faute, depuis trente ans il m'a fall subir, je sais me ramasser.

MARINIER. — Mais le coup vous fait mal ?

Mme MARINIER. — Parce que j'ai, moi, c l'amour-propre !

MARINIER. — Pas au point de refuser que l'o vous entretienne ?

Mme MARINIER, *scandalisée.* — Alors, ça ! Entretenue, moi ! Il l'a dit !

MARINIER, *doucement.* — Vous avez tout d même laissé Françoise payer vos notes ! Vou vous êtes fait offrir un poudrier ? Vous ave enfilé des robes qui n'étaient pas à vous bénéficié d'avantages dont vos fameux scrupu les se sont accommodés ?

Mme MARINIER. — Continuez ! C'est tro beau !

MARINIER. — Vous ne m'avez même pas de mandé d'argent depuis que nous sommes ici Qui vous en a donné ?

Mme MARINIER. — Un comble ! Me voi grue !... Une femme de mon monde ! Dont père tenait le haut du pavé dans la Meurthe-e Moselle !...

MARINIER. — Vous adoriez rouler, comme un impératrice, dans une Cadillac !

Mme MARINIER. — Et vous ? Vous êtes mon dans la voiture.

MARINIER. — Malgré moi. Je ne voulais pa Et je baissais la tête.

Mme MARINIER. — Vous avez fumé des cigar de Havane ! Et régalé de chocolats et d fondants !

MARINIER. — Que l'on m'a mis de force dan le bec. Je m'en passais et m'en passerai fo bien, mieux que vous de vos aises.

Mme MARINIER. — Hier soir, chez Carton, vou avez repris du homard.

MARINIER. — J'étais invité. Ou plutôt c'e vous qui aviez accepté et m'aviez entraîné. J'ai offert le champagne, pour ne pas être d reste.

Mme MARINIER. — C'est vous qui avez offe le champagne ?

MARINIER. — Vous l'ignoriez sans doute ! E au moins, moi, quand j'apprends que ma fil est honnête, je me sens soulagé, je respire, suis heureux. Vous, vous faites vos compte voilà la différence.

Mme MARINIER. — Je suis femme d'intérieur

MARINIER. — J'accepte sans regret de m remettre à mon régime. Et je repars d'un cœu léger, comme un homme qui recouvre so bien... Je ne suis pas scandalisé, moi, par que ma fille a eu la fierté, qui l'honore, de vouloir se vendre à personne. Je ne condam pas, comme vous, les faiblesses. Je ne mets p la morale en jeu, quand il s'agit des autre pour l'ignorer ensuite, si la richesse est à

lef... *(Les bras au ciel :)* J'ai repris du omard !... Peut-on dire !

Mme MARINIER. — Vous en avez repris.

MARINIER. — Vous, du caviar à mille francs a tartine.

Mme MARINIER. — Pour faire comme tout le monde. Je ne recherche que le bien général.

MARINIER. — A condition qu'il se confonde vec le bien particulier... Nos bagages sont rêts ?

Mme MARINIER. — C'est ça ! Nous allons les enlever à bras. C'est ce que vous appelez sans houte un succès ?... Substitut à Montélimar, voilà ce que vous méritez tout au plus... *(Dans un soupir qui n'en finit pas :)* Seules, les mères savent !

Françoise est entrée.

FRANÇOISE. — Ça va ?

Mme MARINIER, *sèchement.* — Très bien. On te félicite. On est ravi. C'est merveilleux. Il ne nous reste qu'à remercier tout le monde et à nous excuser.

FRANÇOISE. — De quoi donc ?

Mme MARINIER. — C'est le plus beau rôle de ma vie. Tu nous as vraiment fait un cadeau.

FRANÇOISE, *calme.* — C'est-à-dire ?

Mme MARINIER. — Nous postulerons pour des prix de vertu. Tu es la digne fille de ton père. Vous avez le sens des grandeurs. C'en est presque émouvant.

FRANÇOISE. — Tu veux bien t'expliquer ?

Mme MARINIER. — Il ne te reste plus qu'à passer une annonce dans les rubriques du « Figaro » ! « Jeune fille d'excellente famille, bachelière, intelligente, musicienne, distinguée et belle cherche emploi gouvernante ».

MARINIER. — Ta mère aurait préféré « Châtelaine, célibataire, cherche couple pour tenir sa maison. Loisirs et distractions assurés ».

Mme MARINIER, *narquoise.* — A moins que Françoise ne préfère le service de table ou la garde d'enfants ? Toutes les ambitions sont permises.

FRANÇOISE, *simple et digne.* — Pourquoi pas, s'il le fallait.

MARINIER. — Bien joué, Françoise.

Mme MARINIER. — C'était bien la peine que nous t'apprenions la peinture et le piano !

MARINIER, *les yeux au ciel.* — Ah ! celle-là !

Mme MARINIER. — Qui celle-là ? Ça veut dire quoi : « Celle-là ! » Celle-là, monsieur, a au moins la franchise de dire qu'elle espérait éviter à sa fille la vie médiocre que sa mère a connue à cause de son père à qui il a plu de végéter toute sa vie dans un tribunal de province pour y rendre je ne sais quelle justice !

MARINIER. — Allez plutôt terminer nos bagages et remisez votre dépit.

Mme MARINIER. — Mon dépit à présent ? Quel dépit ? Bien sûr, j'en ai ! Et je me serais volontiers passée de cette série d'offenses qu'il m'a fallu subir ici. Est-ce que vous croyez que j'aurais accepté de me faire la complice d'une situation fausse et de fermer les yeux si les compensations n'avaient été telles que Françoise y trouvait avantage ?

MARINIER. — C'est énorme !

Mme MARINIER. — Et en quoi est-ce énorme ? J'ai mes principes, comme tout le monde. Et je n'ai jamais pris d'amant !

FRANÇOISE. — Moi non plus.

Mme MARINIER. — A partir du moment où la situation nous était ici imposée, et compte tenu des avantages, le problème n'était plus exactement le même. Une mère a le droit de dire ça, et le devoir de se sacrifier.

MARINIER. — C'est considérable.

Mme MARINIER, *avec une évidence naïve.* — On la croyait ici propriétaire ! D'une villa splendide et de meubles signés. On la croyait casée dans un milieu important et utile, avec des relations enviables ! Son avenir assuré, le tien aussi peut-être. Le jeu en valait la chandelle. N'importe quelle femme sera de mon avis. Et n'importe quelle mère surtout. D'un mal, il résultait un bien. Cela n'empêchait pas de condamner, pour le principe. On s'en accommodait, c'est tout !... On souffrait en silence.

FRANÇOISE, *posément.* — Je peux parler ?

Mme MARINIER. — Mon raisonnement est imbattable. Je ne crains aucun argument.

FRANÇOISE. — Tant pis si je t'offense ?

Mme MARINIER, *crucifiée.* — Tu peux y aller. Je grimperai le calvaire.

MARINIER, *doucement.* — Moins de bruit. Nous sommes en visite.

FRANÇOISE, *à sa mère.* — Quand tu as refusé, il y a cinq ans, de me laisser épouser un homme que j'aimais — et tu le savais bien !...

Mme MARINIER. — Il n'avait pas un franc... Comment parler d'amour dans ces conditions-là. Son père était polyvalent et lui venait tout juste de passer son bachot !...

FRANÇOISE. — Quand, il y a deux ans, tu as décidé mon mariage avec un homme que je n'aimais pas, quand j'ai supplié que l'on n'insiste pas, quelle réponse as-tu faite ?

Mme MARINIER. — Je t'ai dit : « Il n'est pas plus mal qu'un autre. Et il est riche ! ». Des grossistes ! C'était tout de même autre chose.

FRANÇOISE. — Tu as même précisé : « Il a une villa à Cannes et un domaine en Seine-et-Oise. Son père est vieux et il est seul d'enfant. Son oncle est mort dont il vient d'hériter la fortune. C'est une famille admirable. Pas de partage. Que te faut-il de plus... »

Mme MARINIER. — Avec des raisonnements pareils, on ne pourra jamais s'entendre.

FRANÇOISE. — Quand je t'ai dit : « Je m'ennuie avec lui. Je serai malheureuse », quelle réponse as-tu faite ? « Avec l'argent, on se débrouille. »

Mme MARINIER. — Il n'y a qu'à voir le pétrin où nous sommes.

FRANÇOISE. — Quand je t'ai dit que le mariage, pour moi, c'était tout autre chose, que seul l'amour comptait...

Mme MARINIER. — A vingt ans, moi aussi, j'ai dit ça. L'Amour ! *(De façon inattendue, à son mari :)* Rappelez-vous !

MARINIER. — Hélas !

Mme MARINIER. — Pauvre mais honnête, comme son père !...

MARINIER. — Enfin, un compliment !

FRANÇOISE. — Si tu m'avais trouvée, dans un cadre modeste, aimée d'un homme sans fortune...

Mme MARINIER. — Tu cherches à m'embrouiller avec tes phrases. Je ne répondrai pas.

FRANÇOISE. — Mais tu as cru que j'étais l'amie d'un ministre, et qu'il me couvrait d'or...

Mme MARINIER. — Et après ? C'est pas mal, un ministre. Et ne l'est pas qui veut. Il faut tout de même savoir se débrouiller. La preuve en est que ce sont toujours les mêmes... C'est vraiment trop facile de dauber sur les gouvernements ! L'un vaut l'autre puisqu'ils sont tous pareils !

FRANÇOISE. — Mais comme je ne dépends de personne, que je n'ai pas d'argent, et qu'il faut dire adieu à des commodités et à des espérances, père a raison. Tu n'es même pas capable de cacher ton dépit. Voilà ce que je voulais dire.

Mme MARINIER. — J'en mourrai !

FRANÇOISE. — Sûrement pas. Heureusement. Seulement, vois-tu, nous autres vos histoires de dot et vos combinaisons — les tiennes, car mon père n'entre pas dans ton jeu, on les écoute et on les juge. Mais nos vies nous regardent. Je dis cela sans colère, je le pense sans haine. *(Doucement, mais avec fermeté :)* C'est comme ça. Je suis désolée mais je ne suis pas maîtresse. Je te fais mes excuses. Ta fille n'a pas d'amant. Et s'il lui plaisait d'en choisir un demain, elle prendrait qui elle aime... *d'abord. (Doucement :)* C'est comme ça.

MARINIER. — N'insiste pas. Tu risquerais de finir par lui dire des choses désagréables...

FRANÇOISE. — Tu me disais hier : « Ton Ministre » ! Hélas, il n'est pas à moi. « Ta villa » ! Elle n'est pas à moi davantage. *Notre* Cadillac...

Mme MARINIER. — Nous étions dedans et quand je te faisais compliment du confort, tu me disais : « Elle est aussi bien à toi qu'à moi ! » Après tout, cela aurait pu être à nous ! Tu vaux bien l'autre !...

EDITH, *qui a surpris les dernières répliques.* — Sûrement, madame.

MARINIER, *pour éviter un débat.* — Montons boucler nos bagages, voulez-vous ?

EDITH. — Vous permettez que je vous aide, madame ?

Mme MARINIER. — Merci, madame, mais je me débrouillerai seule. Vous êtes mille fois aimable. Ceci dit, je dois constater que si je suis myope au point de ne pas me rendre compte de la réalité des choses, vous êtes généreuse au point d'oublier la rancune !

EDITH. — Qu'en ferais-je, mon Dieu !

Mme MARINIER. — Le mot est spirituel. J'espère qu'il ne vous a pas échappé. *(Très digne :)* Venez, mon ami.

Elle s'éloigne tandis que Françoise, spontanément, a sauté au cou de son père.

FRANÇOISE. — Pauvre papa !

Mme MARINIER, *à Edith.* — J'oubliais de vou remercier. Nous avons été fort bien reçus ch vous... *(Assez sèchement :)* Et pardonnez pou la baignoire.

MARINIER, *qui s'incline en passant.* — Pou les journaux aussi et mille autres commodités

Mme MARINIER, *qui se retourne.* — Parfum gâteries, etc, etc... On n'en sortirait pas s fallait tout énumérer.

MARINIER. — Il faut convenir que vous vou êtes mise en quatre.

Mme MARINIER, *nerveusement.* — Au poi que nous, nous ne savons où nous mettre ! Vou écrirez ce qu'on ne sait pas dire. Allez, venez

FRANÇOISE, *à son père.* — Pas de bile su tout !

MARINIER. — Je suis entraîné, tu t'e doutes !...

EDITH. — Et quelle patience, monsieur Vous êtes admirable...

MARINIER. — C'est à elle qu'en revient mérite !

Mme MARINIER, *qui réapparaît.* — Elle ? Q est-ce, elle ?...

MARINIER. — C'est pourtant vrai que je su admirable. Je lui obéis ! *(Et d'un geste soudo nement autoritaire :)* En route !

Et Marinier a suivi sa femme. Edith le r garde s'éloigner. C'est alors que Lecla est entré. Il va d'un pas assuré vers Fra çoise à qui il a tendu la main.

LECLAIR. — Françoise, soyez heureuse. J' de bonnes nouvelles pour vous. L'arrêté de n mination est à la signature sur le bureau d patron. J'ai tout surveillé moi-même pour êt sûr que rien n'accroche en dernière heure.

FRANÇOISE, *après un temps, et poliment.* Merci, Leclair.

LECLAIR. — Je tenais beaucoup à vous fai ce plaisir !

FRANÇOISE. — Je vous en suis reconnaissant Leclair.

Un temps.

LECLAIR. — C'est si naturel ce que je fais là *(Un temps.)* Vous représentez tant de chos pour moi, Françoise... *(Dans un soupir qui n'e finit pas :)* Vous le devinez, je pense ?

EDITH. — Dites-les lui. Ça fait toujours pla sir ! *(En s'en allant :)* Décidément, je ne ser jamais chez moi. *(Avant de sortir :)* Vous n sonnerez. J'ai l'habitude.

LECLAIR. — Mon jeu est sans artifice, Fra çoise.

FRANÇOISE. — C'est mieux ainsi.

LECLAIR. — Etes-vous contente ? Il y para à peine.

FRANÇOISE. — Je serais bien difficile !

LECLAIR. — Vous dites cela sans entho siasme !

FRANÇOISE. — Je m'excuse.

LECLAIR. — Vous me ferez l'amitié de croi qu'il ne s'agit pas d'un marché. Nous valo mieux que ça, vous et moi.

FRANÇOISE. — Vous, sûrement.

LECLAIR. — Vous me faites penser aux An

caines pendant les traversées. Toute la nuit, a blagué avec elles, on a dansé, on a bu et ahuté sans précaution, à l'extrême limite des nvenances et parfois au-delà ! Le lendemain, les croise sur le pont, elles semblent ne pas us reconnaître. C'est tout juste si l'on se lue. Vous êtes très Américaine, Françoise !

FRANÇOISE. — C'est un reproche ?

LECLAIR. — Oh ! non. Un regret tout au plus.

FRANÇOISE. — C'est-à-dire ?

LECLAIR, *troublé.* — Hier soir, après les allets, j'ai enfin réussi à vous entraîner au abaret. *(Un temps.)* J'étais ému d'être seul avec ous. Emu et fier... Vos jolis bras croisés sur petite table que je venais de faire basculer, ans le trouble où j'étais. C'était merveilleux !... our moi !

FRANÇOISE. — Vous m'avez gâtée, en effet. 'était charmant et nouveau pour moi.

LECLAIR. — Dans tous les cas, vous avez emblé prendre plaisir au spectacle.

FRANÇOISE. — A votre compagnie aussi !

LECLAIR. — Pendant une heure au moins, ous avons bavardé. Moi surtout, car vous ne épondiez guère que par un mot. *(Un temps.)* t puis, nous nous sommes un peu confessés un à l'autre. Moi surtout.

FRANÇOISE. — Trop de champagne ?

LECLAIR. — Depuis bientôt trois mois, depuis e premier jour où ici même, je vous ai vue our la première fois, je ne suis plus moi-même.

FRANÇOISE. — Il faut vous ressaisir, Leclair !

LECLAIR. — Nuit et jour, je ne pense qu'à ous. Un vrai complexe. Avec des phrases que ous dites et que je répète, vos mines que je opie, votre nom que je dis tout haut, n'importe où...

FRANÇOISE. — Il faut dormir, Leclair. L'homme occupé que vous êtes a besoin de repos.

LECLAIR. — Je devais partir en mission pour New-York. J'ai annulé mon voyage.

FRANÇOISE. — Vous menez très mal votre barque, dites-moi !

LECLAIR. — J'ai même été nommé sous-préfet à Pontoise. C'était près pourtant. J'ai refusé.

FRANÇOISE. — Ecoutez-moi bien Leclair. Je serai très brève, très franche, très nette. Vous aimez cela, j'espère ?

LECLAIR, *catégorique.* — Avant tout.

FRANÇOISE. — J'ai cru, à un certain moment, que vous vous intéressiez à moi !

LECLAIR. — Mieux, Françoise. Mieux. Vous le savez bien.

FRANÇOISE. — Je vous croyais loyal. Vous ne l'êtes pas. Il y a quelques semaines, un soir, vous m'avez glissé une première lettre...

LECLAIR. — A laquelle vous n'avez pas répondu. Je vous en ai même remis plusieurs autres !

FRANÇOISE. — Que j'ai déchirées sans les lire. Et vous savez parfaitement la raison. *(Un temps. Elle le regarde bien en face.)* Dans « Le Figaro », le soir même où vous me racontiez vos histoires... tout à fait par hasard j'ai lu « Fiançailles : on annonce le prochain mariage de M. Jean Leclair, attaché au cabinet du Garde des Sceaux avec... » Peu importe. *(Narquoise :)* Mes compliments, Leclair. Et mes vœux. Que puis-je vous souhaiter de plus ?... Des enfants, si vous les aimez ?

LECLAIR, *de façon inattendue.* — J'ai compris. Et je suis bien content de ce que vous me dites là car c'est le mieux que je pouvais espérer... Et je bénis « Le Figaro » qui l'est déjà... Ah oui, alors !

FRANÇOISE. — N'embrouillez surtout pas.

LECLAIR. — Pardon ! Je serai net, moi aussi. Car ce que vous ne savez pas, c'est tout ce que je vais vous dire et que vous allez bien être forcée de croire puisque c'est vrai ! Mes parents s'étaient mis dans la tête de me faire épouser un gros sac. Et n'aimant personne, que — comme ça ! — rien quoi ! je m'étais laissé faire... En effet, on avait annoncé mon mariage... Les cartons étaient même envoyés. Et les bans publiés. Mon frac préparé, et les invités presque en route... Et puis je vous ai vue. Et j'ai tout planté là. J'ai dit : « C'est elle ou ce ne sera personne »... Elle et moi ! Pas elle sans moi.

FRANÇOISE. — C'est vrai ?

LECLAIR. — L'appartement même était prêt, confortable, avec vue sur le Bois dans un immeuble de mon futur beau-père, associé de mon père dans une affaire de lainière du côté de Péronne, avec lequel à cause de l'incident, il s'est brouillé depuis. Pardonnez ces détails.

FRANÇOISE. — Tout cela à cause de moi ?

LECLAIR. — Quelle que soit votre réponse, je ne regretterai pas. Depuis deux mois, je vis d'un espoir merveilleux. Je suis déjà payé.

FRANÇOISE. — Et vous êtes sûr de vos sentiments ?

LECLAIR. — Si seulement vous l'étiez pareillement des vôtres, il n'y aurait pas de problème !...

FRANÇOISE. — Tout cela s'abîme si vite. Réfléchissez un peu !

LECLAIR. — Les autres, peut-être ! Pas nous deux si ça marche...

FRANÇOISE. — Comment savoir si l'on s'accordera ?

LECLAIR. — Moi, je sais.

FRANÇOISE. — Soyez patient, Leclair, voulez-vous ?

LECLAIR. — Longtemps ?

FRANÇOISE. — Quelques mois. *(A la blague :)* Dans l'état où vous êtes, je ne veux quand même pas abuser.

LECLAIR. — C'est long, tout ça !

FRANÇOISE. — Mais non !

LECLAIR. — Alors, je m'arrangerai. Je vous prends au mot, Françoise ! *(Dans un soupir :)* Dieu sait pourtant ! *(Nouveau soupir.)* Et moins bien que moi encore !

FRANÇOISE. — Comment savoir, sans nous connaître ? Et décider, sans examen ?... Il faut l'épreuve.

LECLAIR, *interloqué.* — Pardon ?

FRANÇOISE. — Je m'explique mal ?

LECLAIR. — Il faut l'épreuve ? Mais pour

l'épreuve, Françoise, je suis prêt, même pour la contre-épreuve. *(Avec enthousiasme :)* Quand on voudra !

FRANÇOISE, *qui le calme du geste.* — J'ai vu marier tellement d'amies. Et j'ai reçu tellement de confidences. J'ai tant de méfiance pour ces unions baclées. Et si peu de confiance dans les mots que l'on dit... *(Doucement :)* Un peu de patience !

LECLAIR. — Vous êtes forte... Plus que moi !

FRANÇOISE. — Raisonnable, tout au plus... Exigente peut-être !

LECLAIR. — Je ne vous ai quand même pas aimée pour votre argent ?... *(Avec évidence :)* Les lainières ! Il n'y avait qu'à ramasser !

FRANÇOISE. — C'est juste !

LECLAIR. — Je ne vous ai quand même pas aimée parce que vous m'avez aguiché, non ?

FRANÇOISE. — Sûrement pas.

LECLAIR. — Ni pour le seul plaisir d'un moment !

FRANÇOISE. — C'est déjà peut-être moins sûr !

LECLAIR. — Je vous aime parce que c'est vous, comme un idiot, c'est tout. Comme ça...

Il a essayé de l'enlacer. Elle s'est dégagée.

EDITH, *qui allait entrer et fait demi-tour.* — Je fais le tour par le parc. Ne bougez surtout pas, je vous en prie. J'ai tout mon temps.

LECLAIR. — Moi, je vous fais d'emblée une proposition, Françoise, car enfin, mort ou vivant, il faut bien que j'en sorte. Je rode ma voiture. On prend la route. Et nous filons droit devant nous pendant huit jours, avec autant d'arrêts qu'il vous plaira. On décidera après, selon votre désir. Correct ?

FRANÇOISE. — C'est, dans tous les cas, plus loyal.

LECLAIR. — Donnez-moi votre main, voulez-vous ? A la façon dont vous allez serrer la mienne, je pourrai mesurer mes espoirs... Allez-y ! *(Elle lui a pris la main.)* Aïe ! Aïe ! Aïe !... Mais bon Dieu, vous me faites mal, Françoise... Mais c'est merveilleux !...

EDITH, *qui apparaît de l'autre côté et fait à nouveau demi-tour.* — Je ne fais que passer. Pardonnez-moi !

FRANÇOISE. — Il est bien entendu que je ne vous ai fait aucune promesse.

LECLAIR. — Rassurez-vous. C'est mieux comme ça...

FRANÇOISE. — Nous jouons sportivement notre chance ?

LECLAIR. — D'accord.

FRANÇOISE. — Pas de préjugés, pas d'histoires ? Ça va ou ça va pas ?

LECLAIR. — Avec quel détachement vous dites cela !... A moins que ce ne soit un jeu.

FRANÇOISE, *coquette.* — Qui sait ?

LECLAIR. — Je finis par croire que je m'y prends très mal avec vous...

FRANÇOISE. — Peut-être !

LECLAIR. — Alors, écoutez-moi bien, Françoise. J'ai toujours fait preuve vis-à-vis de vous d'une correction exemplaire, n'est-ce pas ? Vous en convenez ?... J'ai été aussi réservé nigaud qu'on peut l'être ?

FRANÇOISE. — Mais j'espère bien que vou allez continuer !...

LECLAIR. — J'ai eu peur de vous effaro cher !... J'ai pris mille précautions... Dans minute où j'avais envie de vous brusquer, me ravisais au prix de luttes héroïques... *(façon inattendue :)* Eh bien, la vérité est qu n'y a pas deux manières...

FRANÇOISE. — Et quelle est donc la bonne

LECLAIR. — Vous voulez le savoir ? Et e faire maintenant l'expérience ?... Et que je m révèle à vous sous mon vrai jour ? Vous, sou le vôtre ?

FRANÇOISE. — Vos airs ne me font pas peur

LECLAIR. — Méfiez-vous ! Ça peut venir c je suis un homme, ma belle. Il y paraî j'espère ?

FRANÇOISE. — Dites-moi, voilà un nouvea langage !

LECLAIR. — Et de nouvelles façons. Vou allez en juger !

FRANÇOISE. — C'est-à-dire ?

LECLAIR. — Vous me mettez au défi ?

FRANÇOISE. — De quoi faire ?

LECLAIR. — Ah oui ?... *(D'un geste mât brusquement, il l'enlace.)* Trois mois d'atten et de patience ! Ça va !... *(Elle a d'abord essay de se dégager brusquement, mais il la ressais dans ses bras avec force.)* Trop tard... Ass d'hypocrisie et de jeux. Je te tiens... *(Il serre contre lui.)* Et je te garderai, à ma mod *(Il l'embrasse assez violemment.)* La voilà, bonne manière !... Parce que tu me plais parce que je te veux. Pas plus. Et que pou pour bien le dire, il n'y a pas trente-six la gages... *(Il l'embrasse à nouveau longuemen avec passion.)* Parce qu'au départ j'ai joué l amoureux transis pour ne pas compromett mes chances et qu'à présent il est temps conclure... C'est comme ça !... *(Leclair est tr entreprenant.)* Tu es d'accord oui ? *(François avec une apparence de défi a dit « non », ma aussitôt elle s'est jetée dans ses bras et s'e blottie contre lui, amoureusement.)* Merc Françoise. *(Il va se dégager, mais c'est elle q le retient.)* J'ai bien fait de courir ma chance *(Françoise, pour toute réponse, l'embras éperdument.)* Tu peux compter sur moi pou rattraper le temps que nous avons perdu ! Car, tu comprends, tes parents et les mien leurs conventions et leurs histoires, tes amo rettes et mes caprices, fini tout ça !... A nou deux !

Et au moment où ils s'abandonnent à l'e thousiasme de leur amour décidemme bien affirmé et s'apprêtent, sans contrai te, à inaugurer leur bonheur, Mme M. Marinier, chargés de bagages sont a parus. Témoins de ce spectacle imprév ils se regardent avec étonnement Mme Marinier semble offensée.

Mme MARINIER. — Vous vous rendez compte

MARINIER. — Très bien ! C'est si facile !

Mme MARINIER. — Et vous approuvez ?

MARINIER. — Je me contente de constater. aites-en donc autant !

Mme MARINIER, *à Leclair qui tient sa fille dans s bras.* — Je m'excuse, mais je suis sa mère, onsieur. Je suis là !

LECLAIR. — Je sais, madame. Asseyez-vous.

Mme MARINIER, *offensée.* — Vous permettez, une homme ? Je ne suis quand même pas à os ordres ! *(A elle-même :)* Qu'est-ce qu'ils nt tous après moi !

MARINIER. — On vous dit de vous asseoir. coutez !

Mme MARINIER. — Pas besoin d'écouter. Je ois !

MARINIER. — Assise, vous verrez aussi bien !

Mme MARINIER. — Ce laisser-aller d'aujourd'hui !... Et vous êtes, vous, sans réaction ?

MARINIER. — Oh ! moi !...

LECLAIR, *doucement.* — Vous permettez, madame, que je vous communique une nouvelle ?

Mme MARINIER. — J'en ai appris assez tous es temps-ci...

MARINIER. — Justement. Une de plus...

LECLAIR. — Tout est arrangé. Vous êtes parisienne, madame. Le décret est à la signature... es compliments, monsieur le conseiller.

Mme MARINIER, *qui change aussitôt d'attitude.* — Non ?... Est-ce possible ?... Vraiment ?... Nous sommes nommés à Paris ?

LECLAIR. — J'aurai même un logement pour ous.

Mme MARINIER. — Oh, monsieur !... Que m'apprenez-vous là !

LECLAIR. — Vous n'êtes pas fâchée, je pense ?

Mme MARINIER. — Comment le pourrais-je ?...

LECLAIR. — J'avais peur.

MARINIER. — Ne prêtez pas attention ! Elle est comme ça !... *(Discrètement à Leclair :)* Merci, monsieur.

Le téléphone sonne. Edith est entrée, d'un pas rapide.

EDITH, *qui va décrocher l'appareil.* — Vous m'excusez ?... C'est encore bibi. « Allo ?... C'est moi. Non ?... Le ministère est renversé ? Comme d'habitude... Mais alors, tu n'es plus rien, mon pauvre chou ? Allo ?... Tu vas maintenant à l'Elysée ?... Allo ?... D'accord, neuf heures. A la « Crémaillère ». *(Elle a raccroché et aux autres :)* Il est par terre. Enfin ! Nous pourrons voyager.

Marinier a repris ses bagages. Mme Mariner aussi.

Mme MARINIER, *à elle-même.* — Je me disais aussi : « C'est trop beau » ! Vous vous rendez compte de ces ministères que l'on renverse pour le plaisir de les ramasser et de les rebâtir pour les remettre à nouveau par terre ! Ah ! parlez-moi de Napoléon !

LECLAIR, *qui a pris sa serviette.* — Ne bougez pas d'ici... Je file place Vendôme. Et rassurez-vous, j'aurai quand même la signature du patron. *(Marinier a déposé ses bagages. Mme Marinier aussi.)* Vous voulez venir avec moi, monsieur le Conseiller ? Nous allons régler votre affaire. Coûte que coûte. Il le faut.

MARINIER. — Et vous pensez, monsieur, que mon histoire peut s'arranger même si ces messieurs sortent ?

LECLAIR. — Ils sortent, ils rentrent ! C'est la même porte ! Filons !

MARINIER. — A votre avis, tout est encore possible ?

LECLAIR. — Sûrement. A la condition de faire vite.

Mme MARINIER, *à son mari figé sur place.* — Eh bien ! Qu'est-ce que vous attendez ? Filez ! Vous vous remettrez de vos émotions plus tard. Le gouvernement ne va quand même pas vous attendre.

LECLAIR, *simplement.* — J'y pense, Françoise ! Quelle direction prenons-nous tous les deux ? La Côte d'Azur ou la Côte Basque ?...

EDITH. — Allez donc tous les deux jusqu'à mon manoir de Touraine ! Je loge et je nourris. Il me faut ça pour être heureuse !

Mme MARINIER, *éberluée.* — Au Manoir ? Quoi y faire ?

MARINIER, *impatient de partir.* — Ne vous occupez donc pas, ça les regarde. *(A Leclair :)* Vous venez, monsieur ?

Mme MARINIER. — Comment ? Ils partent seuls tous les deux sur la route ? Pour aller au Manoir ?... Quoi y faire au Manoir ?

MARINIER, *pressé.* — On s'en va, oui ?

Mme MARINIER. — Permettez. Une mère a tout de même le devoir, il me semble, de s'informer des projets de sa fille et de surveiller sa conduite ?

MARINIER, *à lui-même.* — Tu parles ! *(A Leclair :)* Je vous en prie, nous allons rater le Ministre.

Mme MARINIER. — Et vous en êtes là, vous ? A laisser faire ?

MARINIER. — Avec quel retard ! Je rattrape. *(A Leclair :)* Vite, en route !

Mme MARINIER. — On parle devant vous d'enlever votre fille et vous ne bronchez pas ? De moi que diriez-vous, si j'en faisais autant ?

MARINIER. — Rassurez-vous, ça ne vous arrivera sûrement pas...

Mme MARINIER. — Vous pourriez au moins demander quelques explications ! Vous êtes père ! Je suis mère !

MARINIER. — Et la jeunesse, elle, est maîtresse. Ne vous en mêlez donc pas.

Mme MARINIER. — Vous, dire cela ! C'est un curieux langage chez un père !

MARINIER. — Place Vendôme, monsieur Leclair !... *(A sa femme :)* Parce que, vous comprenez, depuis trente ans bientôt que j'entends vos reproches et que vous vous mêlez de tout, je finis, moi aussi, par être démissionnaire. Depuis trente ans que je tiens sur mes positions, contre vents et marées et que, selon vos dires, je ne suis pas à la page, je m'y mets ! *(Il se dirige vers la porte et revient, visiblement nerveux.)* Pour ce que m'ont payé mes scrupules, j'ai décidé de ne plus manquer les occasions... Que les jeunes fassent donc leur vie à la mode de leur temps... Désormais, moi, je pense à la mienne... Et je fais confiance à

Françoise. *(Direct et ironique :)* Quant à vous, chère amie de trente ans, dont je subis les caprices sans me plaindre, comme le héros le plus pur de toutes les histoires du monde, vous avez perdu le droit de nous faire la morale et de juger les autres... On m'offre Paris ! Je prends Paris... On veut ma fille ! Je la donne. *(Résigné :)* Et même on me laisse ma femme. Je la garde... Que vous faut-il de plus ?... Je la garde et même je l'embrasse en souvenir de quelques moments heureux et aussi parce qu'elle m'a donné deux jolies filles et qu'il faut bien payer les réussites.

Mme Marinier. — Autrement dit, vous la gardez parce que vous ne pouvez pas faire autrement ?

Marinier. — J'avais la galanterie de ne pas le préciser... Mais je vous préviens gentiment que si vous deviez être insensible à tant de délicatesse, on vous mettrait en l'air, madame, comme un vulgaire gouvernement ! Et maintenant, à la Tour de Nesles !

Mme Marinier. — Pour un conseiller, vraiment, vous en avez de bonnes !

Marinier, *à Leclair, amicalement.* — Je vous confie Françoise, monsieur. Mais, tout de même, je compte sur votre élégance, n'est-ce pas ? Car c'est un vrai cadeau, ma fille.

Leclair. — Je sais, monsieur le Conseiller.

Marinier, *qui lui a pris le bras et l'entraîne hardiment.* — Et maintenant, à la signature !

Marinier a dit tout cela avec une autorité qui surprend, avec enjouement aussi et sur un ton indulgent de victoire.

Leclair, *qui embrasse franchement Fra çoise.* — Nous revenons, chère Françoise !

Marinier et Leclair se sont éloignés bra dessus bras-dessous.

Mme Marinier, *à sa fille.* — Qu'est-ce que c'e encore cette nouvelle histoire ?

Françoise. — Je serais bien incapable de la raconter car elle ne fait que commence figure-toi !

Mme Marinier. — Un roman ?

Françoise. — Je l'espère.

Edith, *cérémonieuse et ironique.* — Et vou un thé, chère madame ?

Mme Marinier, *éberluée.* — Et nos bagages Qu'est-ce qu'on en fait ?

Edith, *qui a souri.* — Je m'en occupe, ma c'est la dernière fois. *(A Adèle qui vient d'e trer :)* Aidez-moi à remonter tout ça là-hau Venez, Adèle. *(A elle-même, avec content ment :)* Cette fois ! On les a !

Adèle, *qui la suit.* — C'est comme le go vernement. Ils ne savent jamais ce qu'i veulent !

Mme Marinier, *après un temps de réflexio et de façon inattendue, presque ingénuemen* — Dis-moi, Françoise. *(Un léger temps.)* Il e riche au moins ?

Françoise n'a pas bronché. Elle s'e contentée de sourire, tandis que tomi lentement le

RIDEAU

Marinier. Marinier.

Leclair. Mme Marinier. Françoise. Marinier.

MARINIER. — *Un cigare dont j'ignore l'origine !*
Mme MARINIER. — *Un Corona ? C'est sur la boîte.* (ACTE II.)

LECLAIR. — *Elles se devinent rien qu'à vous voir, madame.*
Mme MARINIER. — *Vous êtes gentil.* (ACTE II).

MARINIER. — *Je ne t'ai jamais encombrée de morale dans ta jeunesse !* (ACTE II.)

LECLAIR. — *Tu peux compter sur moi pour rattraper le temps que nous avons perdu.* (ACTE III.)

Mme MARINIER. — *Permettez. Une mère a tout de même le droit de savoir, il me semble.* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki.)

Marinier. Françoise.

Leclair. Françoise.

Edith. Françoise. Mme Marinier.

OCT 27 1952

"LE PÈRE DE MADEMOISELLE

DEVANT LA CRITIQUE

AINSI, pour la 26me fois, Roger-Ferdinand, vient de tenter l'aventure théâtrale en présentant au public des Variétés « Le Père de Mademoiselle ». Nul doute que celui-ci lui apporte son adhésion et que cette aimable comédie soit promise à une longue carrière ; deux cents représentations lui seront nécessaires pour épuiser l'intérêt de son habituelle clientèle.

JACQUES AUBRY,
dans *L'Aurore*.

L'HISTOIRE que nous conte M. Roger-Ferdinand est piquante. Elle prête à une satire des mœurs bourgeoises; elle permet quelques traits politiques. Elle campe un personnage de magistrat assez bien étudié. M. Roger-Ferdinand a trouvé des répliques drôles, inattendues et qui portent.

PAUL GORDEAUX,
dans *France-Soir*.

ON a tout dit sur le talent si fécond et si varié de Roger-Ferdinand. Il trouve aujourd'hui son plein épanouissement et sa plus haute maîtrise. Mais ce qu'il faut admirer le plus ici, c'est le soin que prend l'auteur à peindre des caractères ; cette peinture atteint souvent la perfection. De même le style qui, bien que dépouillé à l'extrême, reste vivant et coloré. Dans l'ensemble, une comédie satirique alerte et attrayante, qui conserve d'un bout à l'autre son humanité et fait entendre parfois des accents d'une résonance toute classique.

ANDRÉ RANSAN,
dans *Ce Matin*.

M. ROGER-FERDINAND ne s'est pas contenté d'établir son intrigue et d'y sertir les mots d'auteur qu'exige le genre ; les mœurs et les caractères ne lui sont pas indifférents, il aime illustrer le conflit des générations, opposer le médiocre honnête homme à l'épouse acariâtre, la jeune fille réservée à l'exubérante. Chemin faisant, il s'intéresse à la magistrature dont il décrit en traits légers les ambitions et les amertumes. Mais son indulgence le trahit et derrière l'aimable apparaît un tableau qui laisse rêveur...

Cette comédie a été mise en scène par Fernand Ledoux. On ne s'étonnera pas qu'elle soit fort bien jouée. On n'avait pas vu Lucien Baroux depuis fort longtemps ; il revient plus sobre, plus humain et, partant, plus efficace. Micheline Francey et Arlette Méry font écho au tandem Renée Devillers - Lysiane Rey de « Mon Mari et toi ». Arlette Merry fait preuve d'une verve et d'une drôlerie q trouveront certainement l emploi pendant fort longten sur nos scènes du Bouleva L'éloge de Betty Daussmo n'est plus à faire, mais ce du jeune premier Rich Flagey le sera un jour.

J.-B. JEENER,
dans *Le Figaro*

LES caractères sont dessi avec vivacité et le dis rate du couple est pl d'effets bien venus. Je ve mettre l'accent sur rencontre du conseiller et ministre dans le salon celui-ci, où le conseiller, croyant chez sa fille, re celui qu'il prend pour simple visiteur, lui offre propres cigares et son pro porto et dit ce qu'il pense la justice; c'est une excelle scène de comédie. Et pu il y a les algarades en Mme Marinier, qui a ga l'autorité bourgeoise tradition et la fausse fem de chambre et vraie co dienne. Et puis il y a mots, qui ne font de ma personne et font sourire t le monde, comme « ministères que l'on renve pour le plaisir de ramasser », auxquels Be Daussmond prête sa sp tuelle drôlerie.

Tout cela constitue u comédie gentiment diver sante, un spectacle de bo compagnie.

MARCELLE CAPRON
dans *Combat*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUD

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 4me trimestre 1952